

YVES BERGER

La Pierre et le saguaro

Grasset

Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[DU MÊME AUTEUR](#)

[Dédicace](#)

[1](#)

[2](#)

[TRACES ET PISTES DANS LE DÉSERT](#)

[OceanofPDF.com](#)

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 1990.*

978-2-246-42719-3

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Romans

LE SuD (prix Femina), Grasset et Livre de Poche (3187).

LE FOU D'AMÉRIQUE, Grasset et Livre de Poche (5107).

LES MATINS DU NOUVEAU MONDE, Grasset et Livre de Poche (6469).

Essais

BORIS PASTERNAK, Seghers.

QUE PEUT LA LITTÉRATURE ?, ouvrage collectif, 10/18.

Albums

AMERICA, André Barret.

LES LUBÉRONS (photos de Martine Franck), Éditions du Chêne.

LES INDIENS DES PLAINES (coauteur D. Dubois), Dargaud.

LA NOUVELLE-ORLÉANS, Éditions du Pacifique.

LA GALERIE INDIENNE DU FOU D'AMÉRIQUE (lithographies originales de Pierre Cayol), Alain Barthélemy, Avignon.

LOUISIANE : ENTRE CIEL ET TERRE (photos de Marc Garanger), Kodak et Contre-Jour.

OceanofPDF.com

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

OceanofPDF.com

*Dans le souvenir de Loulette,
et pour Roland Giroulet.*

OceanofPDF.com

« Je crois que l'humain m'est étranger. Ce que j'ai cherché à peindre, ce ne sont ni les grimaces ni les gestes des gens, mais la lumière du soleil sur la façade de la maison. »

Edward HOPPER

« Sûr que c'est un grand pays ! A part le ciel, il n'y a rien de plus grand. C'est comme si Dieu l'avait créé en oubliant d'y mettre des gens. »

dit par Kirk Douglas
dans *la Captive aux yeux clairs*,
(film d'Howard Hawks, 1952).

OceanofPDF.com

Désormais devenue l'Amérique de tout le monde, New York, banalisée, est la ville-terminus où s'accomplissent, puis se racornissent, les rêves courts de l'Européen (pareille misère affecte, avec San Francisco, l'Asiate, presque toujours japonais). Alors, aujourd'hui plus que jamais, go West, go South, chasseur de grandes merveilles (cette phrase est née en moi du souvenir de l'expression « chasseur de grands fauves » – et il faut bien admettre que la merveille, en Amérique, s'offre avec plus d'éclat, plus de force, voire d'imprévu, dans une surprise qui pour avoir été de longtemps attendue et observée n'en est pas moins absolue, à celui qui l'approche cœur battant et, circonspect, s'essaie à la sentir, le corps immobilisé et l'oreille tendue, s'en éloigne, s'en rapproche, la contourne, l'évante peut-être et, tout à coup, du canon double de son regard, tire) ! Chasseur de grandes merveilles – la merveille est qu'elles sont toujours en l'air ou, à terre, debout. Vivantes de l'éternité qui les parcourt, comme d'un sang.

Bien avant mon premier voyage, qui remonte à trente-cinq ans, je savais ce que je m'en irais chercher, un jour là-bas. Sans douter de le trouver. Mille livres de mots et, dans les livres, écartés des mots les usuels, les ordinaires, attention et dévotion aux nouveaux, aux secrets, aux étranges, tous aussitôt caressés, apprivoisés, appris, récités et, plusieurs jours à la file, leur sens dans ma mémoire vérifié, afin qu'ils devinssent à jamais de mon sang et de mes sens. Mille livres d'images et, au fil des images, écartées les banales, les muettes, attention et dévotion aux autres, examinées, scrutées, détaillées à l'œil nu, à la loupe et, jour après jour, rappelées puis, dans le livre ré-ouvert, l'image en moi comparée au modèle de sorte que ma mémoire sans cesse provoquée, aiguisée et enrichie, la restituât, au long du temps, avec le plus de fidélité possible et qu'elle devînt, à la façon du mot, elle aussi de mes sens et de mon sang.

Les mots et les images des livres, ajoutés aux images des westerns, ont découpé, dans le Nouveau Monde septentrional, le pays de ma vie intérieure. Après plus de cent voyages, l'adulte en moi n'a pas détrempé, par vieillissement et ressassement, l'enfant-chasseur des Amériques. Aujourd'hui aux aguets, comme hier. A l'écoute. La révélation d'une

beauté là-bas découverte ou redécouverte, ou menacée, me tend dans la ferveur ou la révolte, me plonge dans la nostalgie et la tristesse.

Donc, New York, l'Amérique de tout le monde. Les quatre Etats du Nouveau-Mexique, de l'Arizona, de l'Utah, du Nevada, qui font le plateau du Colorado, plus le sud du Colorado (à cause de Mesa Verde) et le sud de la Californie (à cause de Death Valley), composent mon Amérique à moi, ce monde selon mon cœur. Le territoire de mon imaginaire. Les terrains de chasse sans limites, aux proies que j'ai longtemps pensées inépuisables puisqu'elles tiennent du ciel et de la terre et ne sont saisissables que par l'œil, la pensée et, pour l'exilé, par le seul rêve. Entre deux voyages, satiété venue à la fin du premier, je remise mon grand piège à merveilles. Il se repose. Un jour, qui ne tarde jamais, je vérifie ses ressorts. Il se refait, se remonte peu à peu. Se gonfle comme d'une chair. Le piège travaille. A la veille de s'accomplir, s'il était repoussé le nouveau voyage, l'engin exploserait.

Le propre de la merveille est le sentiment de jamais vu qu'elle donne à chaque vision d'elle. Quand j'arrive à Kayenta, l'un des points de départ de ce voyage toujours recommencé qui me lance tour à tour dans les quatre Etats, leurs frontières sans cesse franchies et refranchies, les ressorts du piège en moi – piège à sentir, à voir, à percevoir – sont tendus au maximum. Prêts à la détente. A jaillir. Ressorts de quelle nature ? De mes souvenirs et de mes anticipations mêlés, du passé et de l'attente. Je ne puis distinguer ce qui relève des perceptions liées aux voyages de jadis et de naguère, qui sont depuis lors mon œil intérieur, et ce qui relève de l'œil, proprement exorbité, que je porte là aujourd'hui et à cette minute sur les choses... Mes souvenirs d'Amérique, depuis qu'ils travaillent, la machine à les faire sans cesse alimentée par les voyages qui se succèdent, je ne sais pas ce qui en eux tient au pur enregistrement, aux spectacles *hic et nunc*, à la mécanique propre à leur formation. Il m'arrive de me découvrir le regard embué comme s'embue la ligne d'horizon au bout du désert d'Amérique, quand tombent et s'épandent les vagues de chaleur. Mes souvenirs font des petits dont ils ne sont pas les géniteurs.

Quand on le laisse faire, l'esprit, qui vieillit, en accuse les mots : ainsi de « immensité » et « à perte de vue ». Selon l'esprit, ils ont tellement servi, traîné, on les trouve sous tant de plumes, pour ne rien dire de la

conversation, qu'ils ne feraient plus image(s). Mots sinon morts à tout le moins mornes, privés de souffle, de magie. Admettons.

Je ne pars jamais pour les Etats-Unis (le voyage américain, ainsi que j'aime à dire) que je ne me livre à l'opération qui consiste à plonger « immensité » et « à perte de vue » dans une espèce de tension fervente à quoi j'oblige mon esprit. Le ciel américain... L'espace américain... Les nuages d'Amérique... Les couchers et les levers de soleil là-bas... La nuit là-bas... L'eau frémissante de la fièvre me gagne et, après un temps d'incubation, je vois « immensité » et « à perte de vue » dans une sorte de jeunesse, de premier matin du monde. Ces mots désormais lavés, nettoyés, décapés du temps (de l'habitude et de l'usure)... Chacun d'eux aigu comme une lame trempée.

Alors je peux, en Amérique, bien voyager, et l'Amérique, avec « immensité » et « à perte de vue », peut-être la dire.

Nous approchions de Kayenta, en Arizona, et je me disais, je disais à mon attente, à mes images, à mes visions, à mon impatience : c'est pour toi que je suis venu, *pour toi la pierre*. Pour toi que je reviens toujours. La première fois, parce que les livres disaient que tu es sublime, qui jamais ne mentent. Et je t'ai vue comme ils te racontent : sublime. En ce mois d'avril 1989, j'ai cent raisons belles d'avoir quitté l'Europe, mais dans ce voyage-là pour toi surtout, sinon pour toi seule, suis-je ici chez toi, pour toi la pierre.

Il m'arrive de penser qu'à mon intention la pierre se prépare à moins qu'elle ne me prépare à la rencontrer, de loin, par l'obsession d'elle qu'elle répand en moi comme un fluide. Donc nous approchions, montés d'Albuquerque au Nouveau-Mexique vers Kayenta en direction de Monument Valley, par l'Interstate 25. C'est à Kayenta que se donnent à voir les premiers éléments de l'armée du sublime qui, pour l'essentiel, campe plus haut. Ici, que vous ne risquez pas de manquer, les sentinelles, la première isolée comme il sied à une sentinelle, même gradée : El Capitan, qui commande, trente kilomètres avant Monument Valley, à la vallée. Puis toute une avant-garde de pierres dans la plaine immense. La plaine à perte de vue. Piquée d'arbres rabougris et d'épineux jusqu'aux limites de l'espace, là-bas à l'horizon que semble défendre un formidable empire de nuages, limites qui ne sont pas, qui ne sont jamais, celles de

l'espace, mais toujours de l'œil, qui, à un moment, ne peut plus voir (c'est trop loin) et, littéralement, s'éteint. Les limites de l'Amérique, en Amérique, sont une infirmité de l'œil.

La pierre, à Monument Valley et sur toute la plaine alentour, qui est dans son impériale mouvance. Imaginez-la bien, cette plaine (*imagez-la*), immense, à perte de vue où, sur l'herbe maigre à ras la terre rouge, les bergers navajos paissent leurs moutons. Ils paissent leurs moutons au pied des mégalithes, qui sont la merveille et le sublime de Monument Valley.

Mégalithe : grande pierre, selon les dictionnaires, dressée par les hommes de l'âge du cuivre ou du bronze. Dans le sud-ouest de l'Amérique du Nord, le mégalithe est à l'ordinaire gigantesque, ne doit rien à l'homme (mais au vent, à la pluie, à la neige, à la glace, à la foudre – à la géologie) et son ancienneté ridiculiserait et l'âge du cuivre et celui du bronze, bien jeunes...

Le mégalithe a un nom local : *mesa*, qui lui vient des Espagnols. Vrai, en effet, que cette projection de pierre ressemble souvent à une table. Si élaborée que les Hopis, les Navajos, les Apaches, les Zuñis et les Utes, qui n'avaient pas l'explication scientifique de la merveille, la croyaient œuvre divine et des tables sacrées alimentaient leur cosmogonie et leur spiritualité – *mesas* où le voyageur imagine des *cènes*...

Tantôt obèses et hautains surveillants du désert, tantôt vaisseaux conquérants avec un éperon à leur proue, les mesas. Toutes offrent un socle de matière ondulée, mélange de terre et de sable absolument impénétrable. Durci par la sécheresse et le temps. Sur le socle, un étage de pierres toujours érodées, travaillées. Les mesas portent donc calotte (ou couvercle ou chapeau ou couronne...), qui est un faîte découpé. Quelquefois, sur le premier étage de blocs striés, un deuxième, où la pierre est convulsée. Que si vous détachez votre regard de la mesa, vous retrouvez le ciel à perte de vue et découvrez, éparpillés dans l'immensité de la plaine, des hogans, qui sont les maisons-cabanes des Navajos.

Il arrive qu'une cheminée (ou une chandelle ou un poteau façon totem ou un chalumeau ou un denticule ou une demoiselle ou un tuyau d'orgue...) se dresse sur un socle plus haut qu'elle, qui à mesure qu'elle

monte s'amincit, à son extrémité une tête déchirée, rongée, grinçante comme une arête. A Kayenta même, en plein Navajoland, le visiteur ne sait plus où donner du regard, tant les monolithes abondent, mais il retiendra à vie ceux qui sont des jumeaux embrassés, par le corps soudés et les deux têtes d'autant plus saisissantes qu'elles sont libres l'une de l'autre...

Il en est qui, sur leurs flancs en à-pics, portent végétation d'herbe mince ou d'arbres nains, et l'autre jour sous le soleil on eût dit le pelage soyeux de dix et vingt bêtes.

J'eusse voulu leur demander : comment c'était, que faisiez-vous, comment vous sentiez-vous au commencement du monde il y a cent cinquante millions d'années chez vous en Amérique, quand vous n'étiez que le matériau des premières montagnes Rocheuses ? Il me semblait entendre la réponse : humbles, anonymes, comme écrasées et prisonnières, pierres dans la pierre, pierre de la pierre, avant de vivre l'orgueil de l'érection, de l'ascension, de la solitude et, le temps pour nous passant si lent, de l'éternité...

Moi, ému aux larmes...

J'ai vu des mesas bleues, d'un bleu des mers du Sud (mesas qui résolvaient l'antinomie de la terre et de l'eau), des mesas noires, et j'ai redécouvert, ailleurs que sur le papier et ailleurs que dans le dessin, la splendeur sombre de l'encre de Chine.

J'ai vu, une fois à un carrefour de routes dont l'une menait à Santa Fe, dans la brume montée de l'herbe ici au désert insolitement humide, des montagnes hérissées de cheminées semblables à des sexes dressés et des bougies gigantesques et des chandeliers gigantesques aussi, à trois et six branches, et si dépouillés dans leur élancement qu'ils semblaient l'œuvre d'une machine-géologue.

Dans ce nouveau voyage au pays de la pierre au cœur de l'Arizona (aujourd'hui), de l'Utah (demain) pétrés, pétrifiés, nous les avons regardées surgir, les mesas, comme en rafales, mégalithes à donner le tournis, dans un fond de ciel lumineux et bleu, que baignait une rose lumière et nous avons éprouvé là, qui nous ferait longtemps silencieux, le sentiment cosmique de la grandeur et du sublime. Celui de la pureté

aussi, car il semblait que sur leurs flancs la brosse du polisseur était passée, après la gouge et les ciseaux du sculpteur. Mesas comme des tombeaux pour géants dans le voisinage de cheminées et de doigts, quelquefois là encore jumeaux, rien que des projections frêles, et chacun de se dire conquis par le compagnonnage de l'énorme, du pansu, du bien assis et du mince, du tubulaire...

Il est des mesas de pierre ronde, comme des oeufs posés sur la terre, ou bien la terre les avait expulsées d'elle... La terre-parturiente où tout pousse, qui aurait ici poussé d'elle et d'elle extirpé, dans un violent accouchement géologique vieux de millions d'années, ces monstres à jamais frappés d'immobilité à la seconde même de leur naissance dans la stupeur muette de la pierre.

Mesas jusqu'à l'obsession. Celles qu'on découvre à l'entrée de la réserve d'Acoma, le plus haut village (*pueblo*) indien de l'Amérique septentrionale : avec des flancs de murailles d'un rouge par le temps pâli, évocateurs de la couleur des squelettes que le soleil du désert a blanchis. Découpées en stries si régulières qu'elles semblaient, là encore, de la main de l'homme, quand elles relèvent des seuls éléments acharnés.

La mesa, on l'a compris, est de nature tragique. A cause de ses pierres toujours à vif de leurs veines, qui saignent. Sur leurs surfaces plissées, crevassées, lacérées, le couteau du temps a marqué rouge et la pierre coupée pleure un invisible sang. Chez les Hopis de la Deuxième Mesa (*Second Mesa*), à Shongovopi, spectacle d'un cirque convulsé de mesas faites de rocs, blocs, lames, cailloux, caillasses, monolithes qui fendent l'espace d'un rostre agressif de pierres griffées.

Mesas qui, entamées, effritées, attaquées sur leurs flancs, dégringolées, millénaire après millénaire, de leurs trois cents, quatre cents, cinq cents et jusqu'à six cents mètres de hauteur, épierrées par le gel, ne méritent plus de porter le nom flamboyant de mesa et, misère de la dégradation, résignation à la déchéance, se nomment « buttes » (*buttes*).

Celles qui, brisées depuis peu (quelques millions d'années à compter sur les doigts d'une main...), par la foudre frappées ou par l'érosion minées, évoquent des épouvantails douloureux, dans un corps de pierre amaigri.

Celles qui sont, dans le désert de sable plissé comme vagues, des amers.

Celles qui, près de Chama à la frontière du Colorado, s'écartent pour que le voyageur découvre des prairies de soleil inondées, où paissent des vaches agrestes, et vous traversez alors, dans l'Amérique soudain abolie, un tableau de Daubigny...

Celles qui vont, drôlement, en file indienne... Celles qui sont plissées comme de vieilles Indiennes. Près de Chinle, passé Canyon de Chelly, il est un monolithe, comment dire, si compact, si serré, si fermé sur lui-même, qu'il rend d'autant plus voyante la cheminée qui le précède – comme un nez vertical. Celle qu'une route sacrilège a coupée en deux, du côté de Window Rock : la route monte et, un jour de 1976 ou de 1989, devant nous un nuage posé au sommet de la côte, exactement au milieu de la mesa mutilée, comme si, pour punir la route, il avait voulu la boucher... Celle qui, à Mexican Hat, premier bourg de l'Utah après qu'on a quitté la Monument Valley de l'Arizona-Utah, monte dans le ciel en s'amincissant de son socle à son corps, et d'un sombrero coiffe son invisible tête.

Celles qui, dédaigneuses du mica et chargées de calcaire, n'ont pas besoin, pour briller, du soleil. Celles qui, encore plus travaillées, érodées, tailladées, sculptées, trouées, charcutées, amputées que les autres, souffrent pour toutes. Celle qui, à Bryce Canyon et selon un rapport que j'ai lu, connaît depuis si peu (1986!) la misère du démembrement (sa pierre multiple éclatée comme des os) qu'elle s'offre, dans le champ résigné d'un millénaire et fauve chaos où le soleil n'a pas eu le temps de la patiner, en jeune victime ; celle qui, trop ambitieuse, trop haut montée alors que sa colonne ne faisait pas le poids, a subi la honte de la mutilation et projette désormais dans le ciel une silhouette si menue, et frêle et dégingandée, qu'on doute qu'elle résiste au prochain assaut des éléments ; celle qui, au parc national de Zion, se présente en damier, belle d'une netteté de géométrie, avec ses lignes horizontales coupées à la verticale par des fissures ; celle qui, à San Ildefonso, au Nouveau-Mexique, juste derrière le pueblo de ce nom, se dresse soudain grandiose sur le chemin du visiteur, et, dans la plaine qui s'étend immense et vide à perte de vue, tire de sa solitude une majesté géologique.

Les mesas – toutes les mesas – qui, avec l'incendie du ciel qui s'éteint dans le soir deviennent toutes roses, puis toutes bleues, puis toutes violettes, puis toutes noires sur toute l'étendue et toute la hauteur de leurs masses, bientôt indistinctes, bientôt une seule barrière à quoi se réduisent l'espace et l'horizon, proprement happés – la nuit et le jour et le monde qui aboutissent là, dans la disparition des mesas pour la gloire des mesas ! – puis, le matin suivant, elles, toujours elles qui accomplissent, rebroussant couleurs en rebroussant chemin, le trajet inverse. Avec, s'il se peut, d'autres couleurs, comme si le jour était plus riche que la nuit : des bruns, des beiges, des rose-jaune, des oranges, des bleus sourds à différents endroits de la palette, à différentes encoches du temps. Il suffit d'un nuage et même, s'il se peut, de l'ombre d'un nuage, pour que change de couleur la mesa, là, au plus près de nous. Et qu'elle en change encore, cinq minutes plus tard, provoquant notre extase. Il nous semble que la lumière est plus forte tout à coup et qu'elle introduit des nuances dans la marée dont elle submerge le monolithe. Un autre nuage qui passe et c'est comme un phare qui tourne : un monolithe s'éclaire, un autre s'assombrit, un troisième est touché aux arêtes de sa masse. La lumière joue dans un ballet dont les mesas figurent d'immobiles danseurs. Et cette merveille de spectacle là-bas en Arizona tous les matins et tous les soirs puisque le jour là-bas, c'est à peine croyable, se lève tous les jours et que, tout aussi incroyable, la nuit là-bas tombe toutes les nuits ! Comment, je le demande, le monde en Arizona peut-il aller son vieux, immuable chemin cosmique, dans la succession du soleil qui se lève et du soleil qui se couche, depuis le commencement du monde et jusqu'à la fin du monde, alors que l'Arizona est unique ? Je le dis, je le crie : dans la lumière et sans lumière, la géologie est la beauté.

Ainsi s'accomplissent, par la pierre reine, le Nouveau-Mexique, l'Arizona, l'Utah, sur des milliers de kilomètres immenses et à perte de vue – s'il est vrai que les mégalithes ne sont jamais plus beaux qu'à Monument Valley, qui est leur berceau, leur royaume, et où ils composent, peut-être l'a-t-on dit, une merveille. Ces trois Etats avant le Nevada, avant ce désert absolu, de pierre encore, qui est la Vallée de la Mort. On la gagne par les *badlands*, ou mauvaises terres, comment dire, immenses, à perte de vue, de l'Arizona Nu (Arizona Strip), domaine de la

sauge, du genièvre et de cette petite splendeur qui porte le nom intraduit et peut-être intraduisible de *tumbleweed*: une graminée inconnue ailleurs qu'aux Etats-Unis. Encore que le *tumbleweed* soit originaire de Russie et qu'il ait gagné les Etats-Unis et le Mexique en descendant du Canada, où il s'est retrouvé par inadvertance, voilà un siècle. Graine perdue, exilée, déportée, si américaine aujourd'hui. Exemple parfait d'intégration. Au point que le *tumbleweed* n'a plus rien à voir avec son ancêtre, la soude russe. Sèche, la graminée fait la boule et la roue et roule à toute vitesse, ne s'arrêtant que lorsqu'elle est accrochée. Dans les westerns, quand le vent souffle, le *tumbleweed* affole les chevaux.

Dans ma mythologie, le *tumbleweed*.

Puis, franchissant la frontière du Nevada, toujours plus haut, par une route qui traversait des étendues salifères hérissées de buissons d'arroches à l'infini, nous pénétrâmes en Californie, en direction du désert Mohave, non pas pour lui, que cette fois nous négligerions, mais, au pied des monts Amargosa, pour la Vallée de la Mort...

Comme presque partout ailleurs en Amérique septentrionale j'ai été, bien avant de découvrir la Vallée de la Mort, dans sa légende, qui multipliait en moi des signaux de danger, des images de stérilité, d'isolement, de solitude, de mort. Des images d'impuissance. Et voilà que je me trouvais au fond de la cuvette, énorme foyer brûlant et sans flammes, au-dessus de moi les dix mille pics qui l'encerclent et préviennent l'humidité. Je m'exaltai à l'idée d'entrer, quelques minutes plus tard, dans Badwater et de plonger, à quatre-vingt-six mètres au-dessous de la mer, dans le lieu le plus bas du monde américain. Où l'on arrive à travers un univers minéralisé qui est le cœur du silence, à ceci près que la voix porte à distances et qu'elle engendre un écho qui, se heurtant au cercle incorruptible des falaises, ne cesse de se répercuter, de rebondir, de sorte que j'ai cru, une fois en chair et en os dans la Vallée de la Mort, sans que sa légende eût cessé de m'occuper, que ma voix, là-bas au loin repoussée par la montagne, se brisait en une plainte... Je ne me lassais pas de regarder les dunes de sable par le vent accumulées et les étranges dessins qu'il imprime sur elles, renouvelés tous les jours où il souffle... Là où le sable était absent, la terre nue montrait de grandes surfaces aux tracés en forme de veines, exposant ainsi une misère dont la

cause est le soleil, qui décharne... A un moment, il m'a semblé qu'un coyote traversait la route, à toute allure. Peut-être un fantôme, qui s'ajoutait à tous ceux qui surpeuplent l'Amérique – et j'ai regardé défiler, s'il se peut plus fantômes que les vrais (ou les faux), les chariots de l'expédition de pionniers qui, en 1849, au nombre de vingt-six sur vingt-sept, ne ressortirent pas de la Vallée de la Mort où ils étaient entrés de confiance, les vingt-six chariots faisant la légende du lieu maudit, avec les pionniers jour après jour un peu plus morts, chacun d'instinct happant du bout de sa langue gonflée les deux, trois larmes de misère qui apaiseraient la soif... Légende, légende... Visionnaire vision d'une réalité qui a dû ressembler, peu ou prou, à celle-là. Le vent du désert s'étant levé, qui projetait sur le pare-brise de l'auto des milliers de grains de sable et poussait au noir les falaises rouges des canyons où nous étions engagés, nous languîmes soudain de sortir du Désert de la Mort.

Retour à la pierre : le voyageur ne s'en éloigne, dans le Sud-Ouest, que brièvement, de sorte que nous ne serons jamais à distance d'elle, dans ce livre. Loin de la pierre en France, je ne pense jamais à elle que ne m'envahissent, ne m'illuminent et ne m'embrasent des images qui empruntent au feu, aux foyers, aux antres (boulangier, maréchal-ferrant...) à défaut d'elle et par manque du soleil du désert. Sans doute nulle part plus que dans la Forêt Pétrifiée ne manifeste-t-elle son omniprésence et sa puissance. Passe qu'elle ait essaimé ses monstres sur une grande partie des quatre Etats. Pierre tueuse, elle s'en est prise au bois, et la Forêt Pétrifiée offre le spectacle de milliers de billes, billots, troncs, écots, fragments, éclisses, hier de bois (hier : très loin dans le temps passé), de pierre aujourd'hui (aujourd'hui : très loin dans le temps présent), avec ce fascinant paradoxe que le bois, par la pétrification déjouant la mort, assure son éternité dans la pierre.

Je regardais (je ne cessais pas de regarder...) les arbres couchés sur le sol, leur bois transformé en agate ou améthyste, et je me disais, chaviré : des arbres qui ont vu les dinosaures passer...

Le voyageur ressasse son savoir : ce mégalithe, ici, présente dix pyramides d'Egypte miniaturisées ; ceux-là, de forme oblongue, par leur sommet évoquent des couvercles de sarcophages ; ailleurs, sur des vaisseaux vert-de-gris, des tourelles, des donjons, des chemins de garde,

moyenâgeuse apparition où des châteaux forts ne manquent ni les tourelles ni les poivrières.

Ailleurs encore, un pignon à pas de moineaux comme à Arras, France, mais à cause des moineaux, trop banals, je n'appelai pas ainsi ce gothique en quelque sorte naturel et vouai à l'escalade sautillée de ses marches de plus prestigieux oiseaux : le grand aigle, le faucon des moineaux (inconsciente cruauté de ma part – et pardon aux moineaux d'Arras, France), le rouge-gorge bleu d'Amérique, le merle moqueur de la Caroline. A Bryce Canyon la sublime, le point de vue dit Inspiration Point : une masse dont les murailles étagées sont d'un dessin si net, d'une entame si assurée, que leurs rebords qui serpentent semblent dessiner d'irrésistibles chemins. Inspiration Point lève en nous la vignette qui dort depuis l'enfance, celle du château de la Belle au bois dormant. Ailleurs et enfin (mais « enfin » ne vaut que pour cette page et ne vaudra que pour ce livre...), une mesa qui suscite en nous la vision d'un mur de temple formé de colonnes, oeuvre aztèque insculpée des signes mystérieux de la géologie. Incroyable : à Bryce Canyon, la Nature avait, bien avant l'homme, sa main.

Pays de la plus grande concentration au monde de pierres debout, de mégalithes minces..., Bryce Canyon. On pourrait croire qu'il fait dans la dentelle. Non, dans le militaire. Regardez ces amorces de statues comme, à Waterloo dans le défi à l'ennemi, les grognards en carré. Une nation de pierres à l'instinct grégaire, bien loin de la dispersion propre aux mesas de Monument Valley et de chacune d'elles la hautaine solitude, et on se disait que la neige quand elle les mouille, le froid quand il les mord, la glace quand elle tente de les gélifier, alors les pierres doivent serrer les rangs encore plus. Cette impression de famille qu'elles donnent, ce goût d'être ensemble, toutes à côté de toutes, collées l'une à l'autre, je les ai éprouvés avec une telle force que lorsque je découvris le rare spectacle d'un couple d'aiguilles l'une de l'autre écartées, j'eus le sentiment incongru qu'elles avaient ouvert les jambes quand je ne le désirais pas et, pour l'obscénité qu'elles affichaient, à quoi rien ne m'avait préparé, je me détournai d'elles.

Nous allions, au cours de ce voyage comme lors des précédents, dans l'ocre aréneux des paysages, or c'était toujours le premier voyage, une

même ferveur pour une même merveille toujours neuve, nous allions et, dans le silence brûlé du désert, nous ne pouvions imaginer que l'univers fût autre chose que ce spectacle – je vous entends dire : dantesque – de projections, tuyaux d'orgue, chandelles, cheminées, pitons, dents et dents de scie, denticules, massifs d'orgues, doigts, aiguilles, pics, pinacles, clochetons, dentelles, épines, flèches, rudentures, le ciel pourtant, malgré la richesse aérienne de ses sujets et leur nombre, ne l'emportant pas sur la terre qui, le long de ses pistes cahotantes, ne s'ouvrait à nous que par des béances à sec, des rios à sec, des arroyos à sec, des canyons, des entonnoirs, des marmites, des chaudrons, mille plaies, balafres et cicatrices : au ciel où tout s'élance répondait la terre où tout se creuse pour une soif jamais étanchée.

J'ai vu, près de Mexican Hat, une surface de mille chevrons de grès qui barraient un arroyo. J'ai vu, à Ship Rock, le « Rocher qui a des ailes » – le Tsé Bit'a'i des Navajos –, comme des vagues qui se seraient élancées et, parvenues au nécessaire moment de leur reflux, l'auraient suspendu, crêtes de pierre en l'air pour l'éternité.

Un soir, dans les remous de chaleur qui semblaient tirer leur scintillement des hautes pierres brillantes de leur mica surchauffé, à Monument Valley, nous avons décidé de descendre sur Tuba City, dans l'Arizona toujours, au lieu de monter vers Bryce Canyon, dans l'Utah au nord – et pour quelles raisons ? Encore les mesas. Jamais rassasiés d'elles et parce que celles que nous reverrions nous semblaient le complément antagoniste de celles que nous quitions, comme l'eau du feu.

Les mesas des Hopis, entre Grand Canyon et Canyon de Chelly. Aussi emblématiques que les mégalithes de Monument Valley – mais si différentes ! Sans doute parce que des hommes les habitent, elles paraissent plus austères, plus rudes, plus dures, plus violentes, comme si la présence des Hopis, qui se donnent à voir ainsi : lourds, lents, accablés, massivement (comment dire, ici : charnels ? charnus ? les deux) charnels et charnus, accroissait par comparaison leur insensible matière de pierre.

D. H. Lawrence a fait le voyage en pays hopi voilà quelque soixante ans. Avant de quitter l'Europe, nous n'avions pas manqué de relire ce qu'il en a écrit : « Un monde pâle, desséché, inégal, où une automobile tangué,

cahote et piétine dans le sable. Une terre malade de sécheresse, inhumaine, exsudant une vague odeur d'alcali. »

Gris. L'adjectif revient sans cesse sous la plume de D. H. Lawrence : gris le pays, les mesas, les *pueblos* (le mot désigne aussi bien les villages que les habitants – Zunis et Hopis). Oui, grise aussi cette humanité (des Hopis qui dansent la danse du Serpent) :

« A la fin, ces hommes de cendre tiraient des brassées de serpents qui retombaient sur eux comme du linge mouillé. » Cendreaux le Hopi, éblouissante la comparaison. Et même admirable.

Le coeur serré, nous admirions. Comment tant de solitude, d'aridité et de sauvagerie, de résignation à l'empire écrasant de soleil, de pauvreté et de misère (ah ! le pétrole dont regorgerait le sol des réserves indiennes – mais c'est chez les Shawnees, loin à l'est en Oklahoma...), comment tant d'espace à jamais infranchissable, immuable tel le destin d'un Hopi des plateaux, comment ce que nous connaissions de l'été violent, de l'hiver âpre et comment la vision de rares silhouettes sorties sans raison de leur cabane et perdues là-bas dans le lointain de la plaine, gorges de l'enfer et trous d'espace surchauffés par les mesas rassemblées pour un encerclement des hommes et des choses, pour un étouffement de l'air, oui comment ce spectacle pouvait-il susciter en nous, avec la tristesse et l'admiration, une espèce de paix ? C'était ainsi.

Sur les trois mesas déchiquetées du pays hopi (Lawrence encore : « Tout y est pierre et poussière grise, sèche, livide »), où même l'imagination a capitulé puisqu'elles se nomment, en une espèce d'anonymat morne, First, Second, Third, nous avons traversé en voiture ou à pied le long des sentes monstrueuses, boursouflées de roches éclatées, creusées de tranchées laminées, ces villages perchés qui ont nom (je cite dans le désordre des trois mesas confondues) : Old Oraibi, Polacca, Hano, Shipaulovi... J'ai dit « traversé » mais quelquefois approché seulement : je portai cette année-là à Old Oraibi une tête qui ne revint pas au chef du village, et au Blanc que je suis on refusa la permission d'entrer. Accolées, les maisons de la mesa ne sont pas d'adobe, ce pisé que les Indiens inventèrent pour bâtir, géniaux, et que les Espagnols ont amélioré – mais de pierres empilées. D'étroites cabanes servent de cabinets, qui se succèdent, en surplomb : l'Indien Hopi, cul à

l'air, défèque à flanc de mesa, souillant de ses excréments la pierre qui scelle son destin.

Dix fois au moins, en trente ans, serai-je monté, par un même chemin escarpé, immuable et dangereux, le même à travers les trois mesas brillantes comme des charbons attisés, moins un chemin qu'un refus, celui du monde des Blancs, moins un chemin qu'un symbole, celui de la misère indienne, vers Walpi qui, sur la Première Mesa, domine Hano et Simchomoui, les deux autres villages. A Walpi, à cause de D. H. Lawrence et de la danse du Serpent qu'il a regardée, là, et qu'il a peinte de son gris halluciné – non pas une couleur de fin du monde malgré la sévérité définitive des mesas, mais la résignation à un monde qui sera toujours gris (la vie relevant aussi du symbole, on apprendra peut-être avec intérêt que Walpi n'a ni l'électricité ni l'eau). Walpi, si aride que même la mauvaise herbe a renoncé à pousser. Walpi dont il ne faut pas manquer de gagner, à ses risques et périls, une extrémité, bien sûr la plus étroite. Celle qui, dans la mer aérienne de l'espace, s'avance en une péninsule. Si mince le bord, et Walpi si près du bord, qu'il m'a toujours semblé que ma chute entraînerait la sienne. Walpi gris ou bien c'est une trop blanche lumière. Sauf une fois, et ma vue portant aussi loin que les monts San Francisco, là-bas près de Flagstaff, j'ai longtemps regardé la terre sans fin autour et en bas de moi et plus longtemps encore la chaîne des montagnes, impatient de vivre l'événement dont la cosmogonie des Indiens, aussi sûre que la Bible, fonde la vérité : la descente des esprits de leur repaire-royaume des monts San Francisco et leur surgissement à Walpi. Par chance, je me trouvais là à la bonne époque entre le solstice d'hiver et celui de l'été.

Les esprits ne sont pas venus, je ne les ai pas vus, fût-ce au loin, je ne les ai même pas pressentis, et cette déception ajouta à mon sentiment désolé des mesas hopis.

Lawrence : « Walpi... est presque en ruine et s'élève sur une roche étroite où nulle pousse de vie ne fut jamais tendre. Tout y est pierre et poussière grise, sèche, livide. » Phrase-écho pour, de lui et des mesas hopis, prendre congé.

Puis, lors de ce voyage ou au cours d'un autre, nous montons vers l'Utah, au nord des mesas hopis et de Monument Valley, vers ces hauts lieux de la pierre et de la forêt que composent Capitol Reef, Bryce Canyon, les Canyonlands et Moab – au nord-ouest Salt Lake City, au nord-est Denver... Nous avons remis à plus tard le désert sans la pierre, le sable pur, en quelque sorte. Et tout ce qu'il entraîne chez l'animal, le végétal, chez l'humain aussi. Partis de Monument Valley dans le jour qui se levait, nous avons croisé beaucoup de grumiers, promesse de hauteurs, de crêtes, du ciel à portée de la main, d'un air plus vif. Dans la brume devant nous au loin, nous devinions des canyons et des mesas et nous montions, descendions, remontions vers des plateaux où la lave blanche des nuages s'étirait, trouée, hérissée de blocs erratiques, et c'était comme si nous portions avec nous le désert tout là-haut, de la plaine en altitude. Au-delà des pentes hérissées de peupliers dorés, je tentais de découvrir, plus haut encore, les sapinières.

S'il me fallait donner une seule réponse à la question (un peu bête) : pourquoi aller dans l'Utah ? je dirais : à cause des pins Bristlecone. Sans doute parce que nous les aimions entre tous les arbres, nous les reconnaissons : survivants des millénaires, arbres antédiluviens, réduits aux vieux os décharnés de leurs ligneux squelettes, tout en éperons, formes torturées, voltes et torsades, ils ont défié le temps – mais dans la mort, arbres-momies. Sur les hauteurs qui sont le royaume de leur éternité, nous sommes allés les regarder : pas seulement dans l'Utah, mais aussi au Colorado, au Nevada et jusqu'en Californie où, dans le bosquet de Mathusalem, s'élève (un peu raide...) le plus vieux des pins Bristlecone, celui qui le plus m'émeut : cinq mille six cents ans, et je me vois lui dire, quand j'étais un Ute, avant l'arrivée des Blancs, « Grand-père... », avec tant de ferveur... D'autres arbres à l'essence pour nous inconnue, d'évidence morts, leur écorce détachée et à jamais perdue, montraient une grise surface de veines fuselées, de gouttières, pour un temps (le temps que le temps les détache et les émiette) montées en torsade. Il y en avait qui, renversés sur le flanc, offraient un énorme ventre ouvert avec des entrailles, depuis toujours de bois et à jamais de

bois, où je distinguais des cordons, des vessies, des tumeurs, des verrues, tout un grouillis excroissant et serpentin et viscéral, tout ce qui chez l'homme le ronge et le mange et qui ici semblait, dans la mort, saisi à un moment de sa manducation.

Une fois, nous allâmes si loin vers les cimes que, descendus de la voiture, nous reconnûmes l'odeur amère du tremble. Nous découvrîmes, sur la carte, que nous étions parvenus à l'ouest du 115° méridien, en un pays de plateaux qui ondulaient entre des plaines basses semées de trembles et de pinderosas. Les canyons prenaient de la hauteur, comme tranchés à la hache, et s'élevaient à partir de cônes d'éboulis dont les alluvions étaient couverts de sauges et d'immortelles. Nous revenions sans cesse au spectacle d'une chaîne plissée, pliée, ciselée et repoussée en cirques, moraines, falaises, ensellements et pics qui, le long d'une crête déchiquetée, semblaient devoir toujours se succéder. Les crêtes marquées du fer rouge du grès, où le lichen faisait des taches bleues, nous dissimulaient des étendues de désert que, franchies leurs hautes portes, nous retrouvions avec un bonheur sans surprise, le désert égal à lui-même, plat et nu dans l'immensité de son espace à perte de vue, où il s'enfonçait à travers des murs cordés de grès – et toujours la terre par le vent labourée profond en sillons monstrueux. Quelques rares fois, la coupure abrupte d'escarpements et de canyons. Puis, dans la brume petit à petit effilochée, bientôt dissipée, surgit une couverture de cirrus au-dessus des crêtes de la Sierra Nevada et il nous sembla, au brusque abaissement de la température, qu'ils s'étaient saisis de la chaleur. Des nuages voleurs ! Partout dans la plaine se dressaient des mégalithes dont on eût cru qu'ils se termineraient en pointe mais, à une certaine hauteur, comme si le ciel eût pesé sur eux pour repousser leur invasion dans l'espace, ils s'étaient écrasés en surfaces de tables : la plus exacte définition de la mesa. Une fois, près de Hearnut Desert, nous sommes tombés sur d'interminables étendues grumeleuses d'une matière qui se révéla, après explication de notre hôte le soir à l'étape, de la bentonite et que j'appelai aussitôt – comme on dit du gros sel – du gros sable.

Sur cette route cet après-midi-là, nous remarquâmes, et dans l'extase nous avons commenté une masse de nuages d'un blanc immaculé, des cumulus dans le bleu profond du ciel derrière une haute chaîne de

montagnes, masse qui donnait le sentiment d'être, si je puis dire, en l'air, accrochée à rien et tenue à rien, indépendante des montagnes, et du ciel et de la pesanteur, et je me suis rappelé (je ne l'ai jamais oublié) ce que m'avait dit le gros Alex, un Zuñi rencontré dans son pueblo de la plaine : « Nous les Zuñis nous pensons que ceux que nous aimons nous reviennent, quand ils sont morts, sous l'apparence des nuages – à l'occasion d'une pluie d'été, de la neige en hiver... » Il avait ajouté : « Le matin qui était celui de mon anniversaire, j'ai vu un beau nuage pourpre, ses extrémités toutes marquées d'un blanc d'argent, et je me suis dit : " Hé, peut-être es-tu ma mère et tu es venue me voir pour mon anniversaire. " »

Moi, l'Occidental, sans doute les yeux ronds mais quelque chose aussi, en moi, qui ne demandait qu'à croire, qui voulait croire, qui aurait tant aimé croire, qui peut-être a cru, qui peut-être croit...

Le voyageur en Amérique ne se déplace pas que des nuages ne l'accompagnent, les uns à rebrousse-ciel, les autres dans le même sens que lui et une fois, à trente kilomètres de Santa Fe, dans l'attente de Santa Fe que je ne connaissais pas et dans le pressentiment de la merveille qui a nom Santa Fe (je ne prononce pas ce nom que ne coure sur ma peau une fièvre...), j'ai vu, lents, majestueux, assurés du temps et à la queue leu leu, des nuages qui étaient les wagons d'un grand train voyageur et j'ai aussitôt pensé à la Santa Fe Railway et à son train, le Santa Fe, qui, comme on sait, est plus qu'un train – une mythologie.

Dans ma mythologie, le chemin de fer de Santa Fe.

Le paysage que nous traversions, à présent, était gonflé de ces pains de sucre comme on en voit des milliers en Arizona, au Nouveau-Mexique, dans l'Utah et qui sont les cousins pauvres (très pauvres) des mesas. Pour le géologue, des cônes d'argile. Ils font, dans les *badlands*, la terre dégénérée. Sans doute à cause de leur misère monotone ai-je éprouvé le besoin d'une belle vision et, dans le train de Santa Fe dont j'avais sans peine accroché un wagon en plein ciel, je me suis laissé transporter à six cents kilomètres de là, jusqu'à exactement six kilomètres de la ville, à l'hôtel qui offre en plein maquis de mesquite une beauté de ranch : le Rancho Encantado. Là, un soir, j'avais compté, à l'horizon, trois chaînes de collines, la deuxième au-dessus de la première, la troisième au-dessus

de la deuxième, chacune d'entre elles composée de dix collines, mais cet ensemble de trente élévations n'était uniforme ni dans les masses ni dans les hauteurs et dans une trouée de la chaîne la plus basse, par exemple, se profilait une colline de la deuxième chaîne... Le phénomène caractérisant l'ensemble des trente, j'éprouvais le sentiment d'un gigantesque jeu de saute-mouton ou saute-colline sur place, et des nuages avaient déversé une opaque encre de Chine sur certaines cependant qu'une claire, douce lumière enjouée inondait les autres...

D'ailleurs, celui qui n'a pas vu le soleil s'amuser, celui-là sans doute a-t-il raté sa vie. Une fois sur la route de Taos, un peu après l'emplacement qui mène au D. H. Lawrence Shrine (bizarre autel fait de ses cendres – en quelque sorte un reliquaire), j'ai vu, dans un grand désert jaune, espèce de cirque entouré des montagnes noires et bleues, le soleil en veine de tendresse prodiguer, sous forme de flaques dont il inondait l'herbe maigre, des câlineries, puis, à l'aide de minces et rapides nuages, ses sicaires-joueurs, les reprendre pour les relancer peu après, un peu plus loin, et les graminées en semblaient, avec la brise qui les traversait, tout émoustillées...

Et moi, tout au bonheur de l'herbe dans la lumière...

Puis nous gagnâmes Canyon de Chelly, Arizona, que le voyageur dans le Sud-Ouest ne peut éviter, n'évitera pas, sous peine de délit d'indifférence, de crime de lèse-beauté, sans doute l'un des canyons qui creuse le plus loin vers le cœur improbable de la terre, d'où montent jusqu'à plus de trois cents mètres des murailles, les unes absolument lisses, d'autres à demi éboulées, austère et grandiose écrin pour cette merveille de surface verte, fraîche et sans fin, au fond de la béance, où jadis les Indiens Pueblos habitaient, cultivaient – jusqu'à des labours, là, au fond du canyon ! Des chemins de crêtes que nous parcourions à pied nous n'avions de cesse de nous pencher pour découvrir le fond du trou avec son herbe, ses arbres, et le regard, en remontant, accrochait les rouges flancs de la montagne, pleins d'à-pics, d'avancées et de creux, de caches, de colonnes de grès orange qui font l'ordinaire variété de cette mesa en surplomb du canyon. Parfois aussi, des femmes navajos avec des

chevaux et des moutons – car quelque cinquante Navajos vivent aujourd'hui dans cette oasis, oasis à ciel ouvert, mais le ciel, si haut... Curieux de l'histoire des Anasazis, « les Anciens » selon le nom que leur donnent les Navaïos, comment n'aurions-nous pas cherché, dans ce qui fut leur royaume plusieurs siècles durant, dont témoignent leurs maisons-fosses et des habitations de pisé jusqu'à cinq étages riches de centaines de pièces (quand les Européens, à cette époque, vivaient pour la plupart dans des cabanes...), le mystère de leur disparition – au sens plein du mot : leur évanouissement, à la fin du XIII^e siècle, les Anasazis se dispersant, et, dans cette fuite, tuant en eux leur identité, ruinant en eux le vieil homme qu'ils étaient, l'Anasazi soi-même, peuple qui provoque sa mue, se dépouille de sa peau sur les pistes de l'exode et trouve enfin, les uns dans la haute et la moyenne vallée du Rio Grande, les autres au sud du canyon qu'ils ont rejeté, la géographie, la géologie, l'histoire (un tout petit peu d'histoire, la leur, qu'ils recommencent) qui lui conviennent, où ils vont, oublié l'Anasazi qu'ils furent, fonder leur identité nouvelle et peut-être un homme nouveau, le Hopi dans les mesas, le Zuñi dans la plaine ? A ce point fasciné par le destin anasazi, par la vision de ce grand dépeuplement (sans doute provoqué par une sécheresse persistante), peu de doute que j'eusse pris pour une peau d'homme rejetée celle d'un serpent.

Nous allions dans leurs anciens villages, Sliding House Ruins ou White House Ruins, deux des grains qui font le long chapelet des villages anasazis perdus, rien que des mesas à pic jusqu'au vertige, avec des restes de *kivas*, leurs lieux de culte, chambres rondes creusées dans le sol. Nous descendions jusqu'au fond sableux du canyon, nous parcourions à cheval des kilomètres dans cet espace inconcevable si l'on songe à la représentation mesquine que suggèrent les mots *trou*, *canyon*... et, levant les yeux, nous ne doutions pas de parcourir les entrailles de la terre, où le ventre monstrueux de la géologie pousse des toupies géantes, des entonnoirs, des arches, toutes sortes de mégalithes. Souvent, d'une année à l'autre, avons-nous ainsi roulé jusqu'à la nuit dans un voyage que nous avions entrepris à l'aube, perdus dans ce trou sans fin – non pas perdus par rapport à la boussole mais perdus dans le temps (nous, une année : six cavaliers, silhouettes conscientes de leur insignifiance et de leur fragilité,

minuscules non pas pour un observateur qui nous eût regardés à partir de la surface de la terre, ce qui serait banal, mais minuscules selon notre sentiment à nous, qui nous déplacions au fond du monde...), perdus donc dans le temps immémorial qui imposait de toutes ses formes, de toutes ses masses, de tout son labeur multiple, divers, excentrique et dément, une géologie au travail depuis des centaines de millions d'années, acharnée, obstinée, et dans une apparente obscurité et modestie s'adonnant, à présent que sa grande œuvre de formation, découpe, répartition du monde était depuis longtemps achevée, à des travaux de détail relevant du modelage, de la ciselure, de l'affinage, hier Titan, fourmi aujourd'hui. Sauf, faut-il le dire, dans ses grandes colères qui sont tremblements de terre et éruptions volcaniques, mais ici dans le Sud-Ouest la terre ne bouge pas, selon moi trop lourde et assise – les volcans, eux, depuis belle lurette et à jamais éteints.

Puis nous fûmes à Spider Rock Overlook, qui est, à Canyon de Chelly, la merveille. Du canyon à cet endroit profond de plus de trois cents mètres montent deux cheminées jumelles, l'une plus haute que l'autre. Epoustouflant : elles viennent de si bas, elles ont une telle finesse, que le voyageur, leur prêtant de confiance un rythme, éprouve qu'elles continuent leur ascension ! Derrière les jumelles, au loin dans le trou sans mesures, une rivière qui flâne. Les flancs du canyon sont hérissés d'arbustes. Sur le côté gauche, la falaise descend en étages. A hauteur de l'endroit où la terre s'abaisse en canyon, on voit la montagne s'ordonner. Plus loin, à l'horizon, deux mesas bleues.

Alors vous ne quittez plus du regard le canyon. Le quitter pour de bon exigera d'ailleurs que vous vous en arrachiez. Sans cesse, si tant est que vous les perdiez de vue, vous revenez aux deux sœurs, ce mégalithe dont la partie inférieure est géminée. Dans la mythologie des Navajos, elles sont une seule personne, la Femme-Araignée. Une déesse. Ils lui doivent de savoir tisser. L'endroit est sacré pour eux. Je lis sur un écriteau :

Je suis bien sûr son enfant

Sans conteste suis-je l'enfant de la Terre¹

Lors de ce voyage-là, ce jour-là dans le silence et l'air chargé de l'odeur des pins et des cèdres, j'ai compris la supériorité du discours magique (ou religieux) sur le scientifique. La déesse est bien plus forte que la loi, sèche et morne. Les Navajos, comme les Indiens en général, ne se sont pas remis d'être obligés de passer d'une explication magique de l'univers à la scientifique. Ils adorent la création et font fi du créateur. Ils tiennent pour outrecuidante la géomorphologie. Là où se dresse (ou s'étale) la beauté, de préférence l'absolue beauté, là est l'explication suffisante du monde.

Les Anasazis – les Hokokams aussi, l'autre peuple en allé et métamorphosé en Pimas et Papagos – nous les avons cherchés partout où ils s'installèrent et vécurent, un temps – partout, à Monument Valley où leurs sites en ruines se comptent cent trente, jusqu'au Colorado, jusque dans le sud de l'Utah, et nous sommes descendus dans leurs habitations-ruches aménagées dans les cavités naturelles des falaises, dans les trous des mesas et dans les trous des kivas. Partout, à Pecos, à Bandelier, qui sont dans la mouvance de Santa Fe, dans les monts Kachina et du Chaco Canyon, et encore et surtout au Pueblo Bonito et à Mesa Verde, pays des grands architectes et maçons de l'Amérique archéologique, nous avons cherché la silencieuse présence indienne et contemplé quelques-uns des quinze mille pétroglyphes creusés dans le basalte volcanique : grandes formes d'hommes et de femmes réduites à l'essentiel reconnaissable, le visage à son ovale, le corps au torse, aux bras, au ventre, aux jambes – en quelque sorte, l'anonymat physique. Sans détails. Sans traits personnels. L'homme fondamental, et dans la convoitise de scènes de chasse gravées dans la pierre nous sommes remontés dans l'Utah, pour descendre au fond du Nine Mile Canyon...

A certains moments de grâce certains jours, dans les replis des excavations ou sur le seuil des kivas de l'Amérique préhistorique, il nous est arrivé de sentir les Anasazis et les Hokokams morts plus vivants que les vivants. Qui, sa vie durant, ne pense pas à l'âme et réprouve le mot pour les facilités et le vague qu'il permet, ici doute du bien-fondé de sa réprobation.

Non pas que nous ayons ignoré, au profit de celui de jadis, l'Indien d'aujourd'hui. Nous sommes allés de réserve en réserve, dans les seize que compte l'Arizona et dans les dix-neuf pueblos du Nouveau-Mexique, sans oublier les réserves qui débordent sur l'Utah et le Colorado, nous arrêtant à toutes pour dix minutes, une heure ou la journée, silencieux, attentifs à ne pas peser sur le sol, pleins du respect sacré qui nous venait de notre connaissance d'eux, sans doute, mais sans doute aussi de l'esprit indien que nous sentions partout, soit que ces hommes habillés comme nous, vivant comme nous en fussent imprégnés, soit qu'il nous parût qu'ils en étaient dotés, selon ce regard faux et riche, révélateur d'une nostalgie au mieux, d'une frustration au pis, que pose, sur les représentants d'une race dont il pressent l'originalité incommunicable, l'observateur venu d'ailleurs.

Le voyage dans le sud-ouest de l'Amérique septentrionale ne va pas sans la fréquentation assidue, par longement et franchissements, d'un grand sculpteur : le Colorado. Grand Canyon et Glen Canyon lui doivent leurs temples, souverains et innombrables. Du drame géologique aux personnages bien connus que sont le vent, la pluie, la neige, le sable, les racines, les inondations, le gel, il est, là où il passe, se précipite et rue (en général, quand on ne lui a pas administré une correction sous forme de barrages, durs comme gifles), l'acteur principal, creuseur de roches, modelleur de plates-formes. Nul avec plus de conviction ne gratte son lit, animal plus que fleuve, de ses pattes qui ne sont rien, que de l'eau en furie. Le Colorado : un milliard de blaireaux. La proie qu'il affectionne : la pierre. Cela fait dix millions d'années qu'il la travaille, ronge, desquame, écaille, délite, décompose et enfin brise, couche après couche, de sorte que plus il s'enfonce dans le canyon qu'il creuse, plus il révèle l'ancienneté de la terre, dont chacun sait qu'elle a commencé à ras du sol et, depuis lors, grandit, vieillit par accumulation, surcharge pondérale de matière pierreuse, ligneuse, terreuse, l'équivalent, en hauteur, de la graisse chez les humains... Moi, dans l'extase : le cosmos mis à nu par le Colorado qui, en grattant, révèle son histoire ! Le Colorado qui, en descendant son cours, remonte le temps ! J'aime comme un fou.

Je l'ai suivi comme un amant la maîtresse qui lui échappe. Je l'ai pris à sa source, à son embouchure. De la Californie au golfe du Mexique...

Partout où il embouque, s'embourbe, s'alanguit, s'élargit, ou s'effrite, je l'ai regardé, je l'ai observé à la jonction de tous ses affluents et, hier encore, dans cette partie de l'Utah au-dessus du barrage de Glen Canyon, où il reçoit, descendue du Wyoming, la Green River.

Par un paradoxe que je ne m'explique pas, je l'aime aussi de très haut, de cinq cents mètres et plus, quand il est à peine visible, moins un fleuve qu'un fil qui, brillant et sinueux, et sans doute boueux, m'oblige, pour le découvrir, à me pencher, jusqu'au vertige, sur le bord d'une mesa. L'un des endroits les plus sauvages, les plus déserts de l'Amérique, Toroweap Point est en quelque sorte la porte de service du Grand Canyon, la plus modeste, jamais empruntée, jamais commentée. Tout juste mentionnée sur les cartes minutieuses. On accède à Toroweap Point, à cent kilomètres de Grand Canyon dans l'Antelope Valley, par une route de gravier qui coupe des étendues de sauge, devient une piste riche de poussière et aboutit à ce canyon où personne jamais ne va : se dressant en paliers inégaux de gigantesques murs d'une roche tourmentée, les flancs de la montagne couverte de mesas longent le canyon et quand, incliné sur le bord de la mesa à tomber et à mourir au terme d'une chute de mille mètres dans le fleuve étréci, je le découvre enfin, j'éprouve le sentiment en me redressant d'avoir, pour le Colorado, risqué ma vie.

En exagérant un peu, il m'arrive de dire que, dans le Sud-Ouest, tout est fantôme. Ou presque fantôme. Il ne s'agit pas, ici, d'apparitions *post mortem* mais de quelque chose qui relève des villes, des pistes, des missions, de la pluie. Une pluie fantôme ?

L'eau du ciel, je ne l'ai pas vue tomber souvent – quatre fois en tout pour tant de voyages... Encore faut-il s'entendre sur l'expression *la pluie tombe*. J'ai bien noté une pluie drue d'orage près de Tucson en mai 1985, mais elle m'ignora alors que je la voyais, inondant dix minutes durant les champs qui se trouvaient à cent cinquante et deux cents mètres de moi, sans qu'une goutte s'écartât et s'en vînt éclabousser la plantation où je me trouvais, de jobas brûlés et morts de soif. En mai déjà! Voici plus

étonnant : la pluie qui tombe et ne tombe pas. Ou plutôt, qui n'arrive pas jusqu'au sol et jusqu'à nous. Par l'air du désert, la pluie vaporisée, volatilisée. Absorbée à un moment de sa descente. Le tonnerre avait donné fort en cette fin d'après-midi là et sur la surface de ciel tombé bas, gonflé de nuages opaques, chacun, de la plante, de l'animal et de l'homme, avait espéré la pluie. Les herbes en frémissaient, les bêtes étaient sorties de leur abri, les hommes ne cessaient de scruter la voûte. Quelques longues minutes, je distinguai la pluie, dans la faible lumière, si proche de la terre, si évidemment faite pour elle, que c'eût été pitié qu'elle ne forçât pas sa course. C'était pitié. Le propriétaire des *jojobas*, à la vue plus aiguë, la tint plus longtemps que moi sous son regard. Deux ou trois fois il me la désigna, suspendue là-bas, là-haut, de plus en plus haut, de plus en plus retenue. Puis il haussa les épaules, résigné. Contre un désert surchauffé, même le ciel est impuissant. Pluie fantôme.

Le Sud-Ouest est plein de *ghost towns*. Partout. Villes abandonnées ou quasiment. Abandonnées ou sur le point de l'être et alors une discrète débandade les affecte, avant la solitude, la ruine et une hypothétique résurrection. Abandonnées mais frémissantes d'un possible renouveau. Sans crainte d'être démenti, je reconnais celles qui, exécutées, sont mortes à jamais, celles qui, condamnées à la peine capitale, peuvent espérer une grâce, moins villes fantômes que villes fantomatiques avec leur population réduite, incertaine mais accrocheuse, enfin les villes fantômes qui, leur peine purgée, réintègrent doucement la société des villes ordinaires et des hommes, en bonne partie sous l'influence d'artisans sédentarisés par le tourisme et de marginaux artistes. Villages hopis, *zuñis*, de mineurs, de chercheurs d'or, d'argent et de cuivre, champignons avant que d'être fantômes, nous les avons cherchés partout, jusque dans la suffocation de la Vallée de la Mort. Nous avons fait le tour de dizaines d'entre eux, les traversant en quête de rien, de tout, d'un esprit, d'une âme. D'un esprit général et d'âmes particulières. Du passé. Villes, bourgs, villages, lieux-dits, écarts, dans les villes fantômes nous avons chassé le fantôme. Elles existent par mille et plus : Golden, Madrid, Los Cerrillos... sur la Turquoise Trail, au Nouveau-Mexique, et dans cet Etat encore : Shakespeare (inattendu), La Liendre, Loma, Pardo, Watrous. Mortes à jamais. Jerome, au flanc du mont Cleopatra en

Arizona : quinze mille habitants en 1930, quatre cents aujourd'hui (catégorie : la mort lente). En Arizona aussi, au cœur du pays apache, Tortilla Flat et ses vingt-deux habitants, Gleeson (même catégorie que Jerome), Bisbee (catégorie : la renaissance, fantômes écartés) ; San Elno, dans le Colorado aux trois cents villes fantômes ; Mineral City, Treasure City, Osceola, dans un Nevada riche quant à lui de cent cinquante. Encore et enfin dans cet Etat : Rhyolite, qui compta dix mille résidents et en décompte à présent douze, et Bullfrog. Ne sont citées ici que les villes que nous avons visitées. Suscitées par le Pony Express, imposées par le chemin de fer ou voulues par les mormons. Frappées à mort par la disparition du Pony Express, le déclin du chemin de fer, les migrations des mormons.

Nous renaissent surtout, d'entre toutes ces villes fantômes, d'une part les mortes et, de l'autre, celles qui ne voulaient pas mourir, aux soubresauts intéressants, à l'agonie pathétique...

Chacune a sa façon à elle d'être morte, de mourir, de ne pas vouloir mourir, dans la violence ou la discrétion, le débraillement, le laisser-aller ou la dignité, le désordre ou la retenue. Il en est de farouches, qui se défendent par la politique du vide : vous accédez à Gleeson malgré Gleeson, par des pistes qui n'existent plus, proprement introuvables. Gleeson, où on ne dédaigne pas l'humour noir : sur l'écriteau qui lui est destiné et lui souhaite la bienvenue, à l'entrée de ce qui fut une ville, le visiteur lit : *Pop. 21*, le dernier chiffre seul n'étant pas barré. Beaucoup de ces villes, construites sur des flancs de montagnes sont, en quelque sorte minées par les mines abandonnées et s'offrent au regard, affaissées, à des niveaux différents, toutes de guingois, toits crevés ou à l'ardoise décollée, peut-être par le vent emportée, porches défoncés, portes enfoncées, fenêtres démontées ou leurs vitres cassées, et nous ne nous lassions pas de lire et relire les NO TRESPASSING, défenses d'entrer d'autant plus dérisoires dans ces lieux abandonnés où personne ne se fût opposé à l'intrus que l'écriteau, cloué sur des bicoques de bois, surmontait l'entrée béante d'une porte sans porte ou d'une fenêtre sans fenêtre, orpheline de son huisserie.

Rien ne m'attire plus que les enseignes, le délavement étant la marque même du temps qui passe, et nous lisions, par le temps blanchis, ici

MITCHELL'S MERCANTILE, là SOUTHERN PACIFIC LINE, ailleurs RINGS FOR HIRE, GENERAL STORE ou WELLS FARGO & CO. EXPRESS, toutes inscriptions qui suscitaient l'image forte du grand magasin, de la gare, de l'écurie, de l'échoppe du bourrelier et où nous ne découvrions plus que bois pourri, lattes pendouillantes, restes de carrioles hippomobiles, carcasses d'engins automobiles, cornues rouillées, selles rongées, murs fissurés, balcons branlants ici, affaissés là, plaques de pierre détachées et, à terre, partout une générale lèpre, un invisible et formidable travail de putréfaction portant sur les mille objets, ou fragments d'objets ou débris d'objets qui parsemaient le sol, dans un accablant fouillis – cette oeuvre n'ayant d'autre fin que l'avalement et la digestion, par le désert, de tout ce dont les hommes ne veulent plus et qu'ils laissent sur place, insouciant de souiller. Au désert, tout finit par le désert. Il y met le temps mais il a le temps. Sa façon ordinaire est celle du serpent. Il procède par succion. Il avale. Il absorbe. On mesure dès lors l'importance pour lui de la putréfaction : elle fait les proies digestibles.

Pas un village mort ou moribond qui ne nous ait donné le sentiment du chaos. Nous avançons dans l'enchevêtrement des choses, nous heurtant à des poutres, des roues de chariot, attentifs aux matières pauvres qui avaient été tout le bien des gens : la peinture, l'argile, l'adobe, le bois, la pierre – écaillée la peinture, éclaté le bois, tristes l'argile, l'adobe et la pierre sans le revêtement qui, un temps, les avait protégés.

Une fois, pourtant, la grâce qui perdure, la beauté qui défie : à l'entrée d'une maison en ruine et s'appuyant sur deux colonnettes intactes, une arche. Vivante. Miraculée.

Quelquefois, encore fière, dressée sur le puits d'extraction de ce qui avait été une mine exploitée, une cheminée d'appel. Quelquefois aussi, au milieu du village en ruine, l'église en ruine mais son clocheton en bon état et, dans l'affaissement général, droit.

J'ai vu, dans des villes fantômes, des maisons fantômes qui se refusaient à l'être, d'apparence saines, hostiles par leurs fenêtres et leurs portes fermées comme des yeux qui ne veulent pas voir, chacune repliée sur elle-même et sur elle-même rapetissée à la façon des vieilles gens et sans doute pour offrir moins de surface aux coups et au temps, prises dans leur orgueil méprisant mais on devinait qu'une poussée sur l'une ou

l'autre partie de leur grise carcasse de bois les eût fait s'effondrer et que, de toute façon, le temps de parader leur était compté...

Nous ne nous sommes jamais lassés de chercher l'école, la laiterie, la banque, l'opéra, le *saloon*, le *general store* et nous allions par les rues cahoteuses et chaotiques, dans un univers déglingué qui titubait à l'intérieur de lui-même, le long de cahutes branlantes ou affaissées ou disloquées et dix fois il nous sembla que nous traversions, comme hier dans la nature heureuse un tableau de Daubigny, ici un tableau de Soutine...

Puis, toujours fantômes, les anciens relais de diligences... Il nous arriva d'en trouver que nous n'avions pas cherchés mais parce que nous portions en nous l'amour d'eux, sans doute se sont-ils offerts eux-mêmes, pour nous récompenser. D'autres, ignorés des guides, négligés par les cartographes, il nous semblait que nous étions seuls à les connaître. Nous allions vers eux en leur portant les images des westerns que par notre esprit, dont nous forcions la nature visionnaire, nous cherchions en nous, et c'était comme si nous fussions dotés d'un œil intérieur apte à revoir les films. Sur les routes de l'Utah qui nous menèrent à Kimball Junction, dans les monts Wasatch, puis un autre jour à Fairfield et sur une route du Nouveau-Mexique en direction de Pine Springs, j'ai pris, dans une autre vie, l'Overland Stage Line, le Pony Express, une diligence Butterfield... Je ferme les yeux (en quelque sorte ceux du dehors) quand s'ouvre l'œil du dedans et je me vois, je me regarde à bord de la Butterfield, nous filons dans ce grand couloir naturel que font les monts Delaware au sud, les Guadalupe au nord et un jour, une fois nous entrons, à deux mille quatre cents mètres d'altitude, à El Paso... Vers 1880. Peut-être un peu avant – je me vois, je me regarde...

Ainsi ai-je pris, en son temps, et depuis ce temps je ne cesse de prendre pour visiter les pueblos fantômes, les maisons fantômes, toutes pleurant leurs vieilles pierres inutiles, la piste de Santa Fe, la Tortilla Flat Trail, la Vieille Piste apache et celle de la Prairie qui, toutes, couraient à travers le Nouveau-Mexique... Dans l'Utah, la piste de Fremont et, très âgée, l'espagnole... Celle-là, les cartes disent que l'Interstate 15 la couvre tout entière de son goudron.

Moi, je regarde en dessous. Je regarderai toujours derrière et en dessous.

Par-delà les fantômes, les vivants.

Rien tant ne me plaît que de me figurer les commencements du monde et la fin du monde.

Les commencements du monde à divers moments d'un très long moment qui peut se dire l'introduction ou la première partie de l'histoire du monde. J'accorde beaucoup, dans l'esprit des commencements, à la révolution minérale, et verse dans une profusion d'images toutes d'Apocalypse avec grands soulèvements de sédiments, grandes explosions et projections de pierre, bouillonnements de lave, grands éclatements de bois et craquèlements de matières, toute la terre, comme poussée de l'intérieur de la terre, du cœur de son magma, et soufflée à sa surface, montant vers le ciel, qui semble l'aspirer – et longtemps dure l'énorme envol jusqu'à ce que tout ce qui était en l'air, montagnes, lits de fleuves, forêts, déserts, mers, soudain retombe et, dans le fracassement et l'éclaboussement, prenne sa place où, quand j'ouvre les yeux tous les matins, je le trouve. Je ne me lasse pas d'écouter, puisque j'ai la chance (me semble-t-il) de l'entendre, le grondement du monde qui s'installe, à peine atténué par les milliards d'années qui nous séparent, et je ne me lasse pas de le regarder à travers la cosmique poussière des origines qu'il lève en touchant terre, en se calant et plongeant racines.

La fin du monde aussi. Je me la figure, elle, moins par sadisme que pour le plaisir de recommencer. Si possible en mieux. Je la prends, cette fin du monde, à des moments importants à mes yeux de son histoire : quand les Indiens, empruntant l'isthme de Behring, pénètrent en Amérique, voilà douze ou treize mille ans ; quand l'isthme s'écroule dans la mer, faisant les Indiens prisonniers de l'Amérique, au nord cernés par le détroit de Behring, qui les empêche de rebrousser chemin, au sud, par la fin méridionale, au détroit de Magellan, de l'Amérique ; je sais, pour le

connaître et le ressasser, un troisième moment, celui que de tous et le plus au monde je voudrais recommencer : il a trait à Coronado.

Francisco Vazquez de Coronado. Je ne veux rien savoir de lui avant 1540 (je l'ai toujours avec succès évité avant cette date) où, avec quelque deux cent cinquante cavaliers, quatre-vingts fantassins, mille domestiques, douze prêtres et quelques Indiens, il pénètre en Arizona. Dans l'Amérique inconnue, où aucun Blanc ne s'est encore aventuré, qui commence au nord de Pueblo de Los Corazones, dans le pays Opata du Haut-Sonora (ces mots !). Là, en 1540 en Arizona, mon coeur commence à battre plus fort. Coronado surgit un peu à l'ouest de Bisbee, ancienne ville minière (ancienne : aujourd'hui, pas de son temps, bien sûr), où je suis allé cinq fois – ville fantôme catégorie renaissance. La plus kitsch de l'Amérique. Sur des éminences, collines, collinettes, soubresauts de terre, d'incroyables maisons, plus vacillantes les unes que les autres, se groupent, de toutes les tailles, toutes les couleurs, relevant de tous les styles, avec, dans leur disparate laideur, quelque chose de joyeux et d'exubérant qui gagne le voyageur.

De Bisbee, il oblique vers l'est, franchit la frontière de l'Arizona et du Nouveau-Mexique (comme moi mais, pour moi, un avantage de cent passages contre un pour lui) et gagne, à côté de Gallup, le village de Pecos, abandonné des Pueblos, trop attaqués par les Comanches. Pecos : village quadrangulaire et constructions serrées avec six cents chambres sur plusieurs étages. Au centre, la *Plaza*, où je me suis attardé, une fois, en pensant à lui. Mais le pourquoi de cette expédition ?

Les fables, prises au sérieux, qui établissent l'existence de Cibola, savoir sept cités regorgeant d'or et de diamants. Fabuleuses et totalement affabulées. Le voyage de Coronado est celui de l'hallucination. En lieu et place de Cibola, Zuñi, pueblo pauvre parmi les pauvres. Castaneda, le chroniqueur de l'expédition : « C'est un petit village grouillant de monde et tout recroquevillé. Il y a, en Nouvelle-Espagne, des haciendas qui, vues de loin, ont meilleure allure. »

Moi, après trois visites à Zuñi, de l'avis de Castaneda.

C'est alors que Coronado, arrivé là au terme de quatre mois d'une longue marche où, dans la poussière des pistes, il écrit l'Histoire, fait ce

que je me serais interdit : attaquer les Zuñis, les massacrer et s'emparer du pueblo.

Mieux inspiré, il envoie un détachement à l'ouest et je ne cesse pas d'observer, avec Don Pedro de Tovar qui les révèle au monde, les Hopis. Quand ils évoquent un grand fleuve à plusieurs jours de marche vers le nord, je les écoute avec Don Garcia Lopez de Cardenas et avec lui je découvre le Colorado puis, dans la foulée, dont je ne me remettrai jamais tout à fait, l'époustouflante cicatrice du Grand Canyon.

Le Grand Canyon où je me suis rendu vingt, trente fois depuis juillet 1540.

De Zuñi, nous repassons au Nouveau-Mexique en direction de la vallée du Rio Grande et déjà je regarde, qui n'apparaîtront pas dans ce livre, les Grandes Plaines, trop au nord. A ce moment, d'ailleurs, je ne suis plus avec Coronado. Je l'ai quitté quelques jours après qu'il est sorti de Zuñi et s'est aventuré dans un pays qui, sur les cartes, ne surgira pas avant longtemps. A la fin, par Coronado qui ne retient pas le mal et, quelquefois, lui commande, c'est trop de sang et de mort, trop de villes détruites, trop d'Indiens massacrés. Je le laisse rentrer, seul, amertumé, à Mexico, d'où nous étions partis, tous deux, ensemble deux ans plus tôt, si confiants. Porteurs de tant d'espérance. Je ne sais rien de lui avant 1540, je ne saurai rien de lui après 1542. Je ne retiens de Coronado que son destin américain. Où il fut le premier et où il a failli.

Coronado, le commencement que je voudrais tant recommencer.

Présent dans ma mythologie, non pas parce que je l'aime mais parce qu'il est, lui Francisco Vazquez de Coronado, au commencement du monde qui est le mien.

Sur la lancée de mon compagnonnage inévitable et infâme avec le conquistador, j'étais monté haut vers le nord, jusqu'aux portes de Salt Lake City. De là, une année nous décidâmes un grand voyage vers le sud, jusqu'aux frontières méridionales et mexicaines de l'Arizona et du Nouveau-Mexique dont nous avons surtout arpenté, pour l'amour de la pierre, le nord. Relevant les notes que je prends voyage après voyage, les mêlant, corrigeant, complétant pour parvenir à une vision synchrétique de

l'Amérique où je saisisais son âme dans les détails abolis, j'étais tombé (retombé) sur cette phrase de Roger Caillois : « Les pierres ne donnent rien à lire, elles sont pourtant les vraies archives de l'humanité », et je l'avais dédiée aux mesas qui, outre qu'elles font mon bonheur, sont la grandeur de la pierre. Des oiseaux noirs nous survolaient, que nous tentions de détailler lors de nos arrêts, plus jacassants que musiciens et pourtant ils évoquaient, longilignes dans le ciel, des touches de piano. Il avait fait un orage, les premiers buissons de créosote que nous découvrions (signe que le désert de sable n'était pas loin) embaumaient l'air et, à un moment, nous découvrîmes que nous suivions une ombre. D'abord elle fut devant nous, au loin, à une distance incalculable, une tache si grande sur la terre plate, et si insistante, qu'il nous semblait qu'elle avait choisi pour nous de s'étendre et qu'elle nous invitait à la rejoindre, ce que nous tentions de faire, en vain, puis elle se déporta, disparut, revint et ce n'était jamais la même ombre, ainsi que nous finîmes par le découvrir, mais les taches sombres sur le sol de lumière que lancent les flèches de grès, la beauté du phénomène tenant au jeu où s'adonnent les flèches, chaque ombre de chacune d'entre elles reprise, quand nous arrivions à la hauteur de la flèche et la dépassions, par la suivante, puis une troisième succédant à la deuxième et ainsi de suite, comme les notes que le chanteur, le musicien ou l'instrument, relance et prolonge, spectacle pour nos yeux en Amérique à ras de terre quand il se déroule, à l'ordinaire, en l'air et pour l'oreille... Cette grande ombre sans fin faite de plus petites qui se succédèrent deux heures de route durant dans une nature rageuse, comme en témoignaient les millions de fragments de roches déversés sur le sol sablonneux... Puis, dépassée la dernière flèche, nous ne roulâmes plus que dans la lumière.

Paradoxe sans doute : plus nous allions vers le sud, vers plus de soleil et de chaleur encore, et plus l'orage menaçait. Nous regardions arriver, s'éloigner, revenir des nuages en balles de coton qui nous semblaient le porter, noirs et bas. Quelques gouttes tombèrent, puis de plus grosses, précipitées, une averse de quelques minutes mais il n'en fallait pas plus pour que le ciel fût traversé et rayonnât d'un arc-en-ciel à la lumière bleue, rose, rouge, avec des filets de jaune, et ces couleurs se montraient dans une espèce de tremblement, comme si l'arc-en-ciel eût été non pas

dans le ciel, mais en l'air, entre le ciel et nous, frémissant d'une trop grande pureté de lumière, de l'alchimie trop audacieuse que faisait le mélange volatil de ses couleurs et alors que, conscients de sa fragilité, nous redoutions, du bord de la route où nous nous étions arrêtés pour l'admirer, qu'il s'évanouît, ou tombât loin et se brisât ou se liquéfiât, le rayon de soleil qui le tendait changea d'intensité et il nous apparut soudain que l'arc-en-ciel, toujours loin de nous et toujours loin du ciel, avait planté dans la terre l'une de ses extrémités. Soutenu qu'il était, nous ne doutâmes plus de son éternité. Nous semblait-il alors, nous n'avions pas quitté l'Utah, pays des arches naturelles, et nous nous sommes repus des visions suggérées en nous par la définition que, à cause de la roche sédimentaire aux couleurs d'autant plus brillantes que les avive l'écoulement des eaux, des Rocheuses au golfe de Californie, les Utes donnaient de l'Utah : « le pays des arches gelées ». Merveille.

Une fois, dans la lumière déclinante du jour, entre rougeoiement et noirceur, il nous fut donné de percevoir, au loin, l'extraordinaire vision d'une armée animale en marche, qui s'imposa à nous comme des wapitis, sans conteste possible des wapitis – à tort faut-il le préciser puisque les wapitis ne fréquentent que le Grand Nord (leur désert à eux : la toundra) –, reconnaissables ici sous nos yeux à leurs ramures portées haut, et quand, sortis de l'exaltation où nous avait plongés la splendeur, nous fûmes acquis à l'incongruité géographique de notre sentiment, nous remarquâmes que la belle et confuse lumière avait isolé des cimiers de cactus géants qui, par le vent balancés, semblaient se déplacer.

Lors d'un de mes premiers voyages dans le Sud-Ouest, le *ranger* d'un parc m'avait averti en souriant : sauf miracle, vous ne verrez jamais ni coyote ni *roadrunner*. Seulement dans les jardins d'acclimatation. Il avait raison. Enfin, presque. Le coyote, je vivrais vingt ans sans l'apercevoir. Il est vrai que je ne sais pas imiter le cri du lapin en détresse, auquel, paraît-il, le coyote ne résiste pas. Reste que je l'ai souvent pressenti. Dans le désert, je l'ai entendu gémir et il a bien dû, la nuit, s'approcher de nous. La perception d'un frottement, du craquement léger du bois, le soupçon d'une glissade provoquent la naissance instantanée de son image en moi : je me sens plus proche de lui que du loup et je m'agace qu'on le compare au chacal. Je vis avec lui un compagnonnage de l'esprit, faute de

l'ordinaire, du quotidien et du concret, comme avec un chien. J'aime la façon américaine de prononcer son nom : ils disent « *coyo'ti* », en poussant des lèvres, diphtonguant presque le deuxième o et en prononçant « i » le e terminal. Ce deuxième o, vous le faites rouler un peu dans la bouche, vous remontez un peu la langue aussitôt après son émission, vous haletez doucement et vous dites « *coyo'ti* ». Je vous entends. Moi, à mon tour : « *coyo'ti* » – et je craque.

« C'est quand la chose manque qu'il faut en mettre le mot » (le roi Ferrante, dans *la Reine morte*, d'Henry de Montherlant).

Dans ma mythologie, on s'en doute, le coyote...

Mais le *roadrunner*.

C'est le *corredor camino* des Espagnols. Un serpenteur coureur de routes, de la famille coucou. Peu d'observateurs l'ont vu voler – plus fort de pattes que d'ailes. J'aime son apparence : presque pas de corps, une longue queue qui monte et la tête, une bombe de cavalier. Tout en tête et en queue. La nervosité incarnée. Quelque chose de toujours impatient, voire frénétique. Je ne me lassais pas de savoir et de me dire qu'il courait les diligences, dans le temps, et qu'il rivalise, aujourd'hui, avec les trains de marchandises, les voitures. Entre vingt-cinq et trente kilomètres à l'heure. Coursé à son tour, il est sans rival pour semer, par une fuite tout en crochets, par des successions rapides et soutenues de zigzags, son ennemi.

La santa anna, le vent du désert, soufflait au plus chaud de cet après-midi-là : un vent de sable crépitant et pour cette raison, je suppose, le coucou ne nous entendit pas. La piste que nous suivions coupait une étendue de mesquite. L'oiseau la prit dans le sens de la largeur, dix mètres à peine devant nous. Reconnu le *roadrunner*, dans une violente surprise, je pilai et jaillis de l'auto à la seconde, si excité que j'entrepris de le rattraper, non à dessein de l'attraper, faut-il le dire, mais pour, le plus longtemps possible, le voir... Moi en Amérique à la poursuite d'un *roadrunner* ! En quelques secondes il s'était porté à deux cents mètres et, sans doute rassuré par la distance qu'il avait mise entre lui et moi, il a coupé son élan et je l'ai vu se retourner d'un saut, m'offrir le spectacle de sa bombe en désordre et bataille, ébouriffée, les plumes dressées sur sa

tête comme les cheveux mal peignés d'une harengère, tout à sa tâche d'exorciser la peur qu'il avait éprouvée et d'exprimer sa hargne, à quoi il excellait par des clac-clac répétés à mon adresse qu'il lâchait en lançant le bec, toute sa vindicte là, dans le bec agressif et un discours imprécateur... Compte réglé au témoin figé et dévorant de son numéro que j'étais, il s'en est allé, fidèle à sa nature, impatient, fébrile – et je l'ai perdu. Avec lui sans doute et à jamais, rare, méfiant, trop vite, le *roadrunner*.

Dans ma mythologie, le *roadrunner*.

Et nous fûmes, une fois encore, au Nouveau-Mexique...

Je ne franchis jamais la frontière qu'il fait avec l'Utah, le Colorado, l'Arizona et le Texas que je ne me récite, en hommage à lui :

« Du moment que je vis le matin lumineux et fier se lever et briller au-dessus des déserts du Nouveau-Mexique, quelque chose se tut dans mon âme et se mit à l'écoute. »

Et :

« Pour ce qui est du sublime dans la beauté, je ne connais rien qui puisse se comparer à ce que j'ai éprouvé au Nouveau-Mexique. »

Lui, D. H. Lawrence.

Et en hommage à elle, ce par-cœur aussi :

« Si jamais vous allez une fois au Nouveau-Mexique, le souvenir vous en démangera le reste de votre vie. »

Elle, Georgia O'Keeffe. La grande dame du désert, et du désert le peintre sublime. Je l'aime, lui, elle je la vénère.

Nous roulions. Armoise, genévrier, *tumbleweed* (vous n'avez pas oublié...), mesquite, le chaparral qui compose des buissons en sous-bois, et cette odeur de sauge, de poussière et d'herbes sèches qui est celle du désert. Qui est la seule odeur du désert, son air sec les dissolvant toutes, sauf la sienne. Nous nous arrêtions pour la respirer et, comme si elle nous eût enivrés, nous ne nous décidions pas à repartir. Dans le silence gagné

en nous écartant de la route et en marchant vers les cactus, nous entendions le cri sonore et râpeux de la buse à ailes marron, comme nous avons réussi à l'identifier, invisible pour nous au sommet d'un saguaro où j'imaginai que du regard elle fouillait le paysage surchauffé. Tueur d'odeurs, le désert est, en revanche, porteur de sons. Il nous arrivait de traverser d'anciens marais salés tout craquelés du feu de l'été et qui appelaient la comparaison avec les écailles de quelque gigantesque tortue mythique. Ou bien nous longions des étendues, qui semblaient ne jamais devoir finir, de jojobas, ces arbustes dont les tiges portent des feuilles en hélice qui rappellent la queue de l'hirondelle de cheminée. Nous roulions tantôt dans une plaine à la parfaite plateté, sans rien devant nous que le vide devant nous et sans rien à l'horizon que l'horizon loin de nous, tantôt sur une surface pierreuse semée de restes de volcans sous formes de culots, solitaires et fiers, qui, du désert, étaient le seul hérissément. Presque autant qu'au Nevada, il nous semblait aller dans le grand cœur solitaire de l'Ouest. Quelquefois aussi, quittant la route ou la piste, nous empruntions des plages de sel, à travers des buissons d'armoise et d'arroche, où nous croisions des troupeaux de moutons dont, par la fenêtre ouverte de la voiture au ralenti, je touchais l'ambulant tapis de toison, et je n'ai jamais pris le risque, que nous limitions sagement à trente kilomètres de désert sans poteaux télégraphiques, sans panneaux indicateurs ou de publicité, de nous écarter que je ne l'aie fait pour Georgia O'Keeffe, dans la pensée d'elle, le souvenir aigu et fervent de ses tableaux et pour trouver, une fois, au moins une fois, ce qui voilà un demi-siècle parsemait le désert du Nouveau-Mexique au Nouveau Monde et dont la disparition pour moi, qui me sens en moi chez Georgia O'Keeffe, est un crève-cœur.

Ecoutez :

« Quand j'arrivai au Nouveau-Mexique, l'été de 1929, il n'y avait rien à voir dans ce pays qui ressemblât à une fleur. Il n'y avait que des os, tout blancs d'avoir séché au soleil. Alors j'entrepris de les ramasser. Les gens qui me véhiculaient étaient bien embêtés de découvrir leurs voitures remplies de ces ossements... C'était mes symboles du désert... Pour moi ils sont la beauté même. Pour moi, et non sans mystère, ils sont bien plus vivants que les animaux vivants – le bétail avec son poil, ses yeux et le

reste, avec la queue qui balance. Des années durant, le pays était parsemé de ces ossements... Toujours aux pieds des gens... Quand j'ai commencé à peindre les os du bétail mort, rien ne m'intéressait plus que les trous dans les os, ce que je voyais à travers ces trous – en particulier le bleu du ciel quand, les portant à la hauteur de mes yeux, je les tenais dans la lumière du soleil, comme chacun peut le faire quand il lui semble qu'il y a en lui plus de ciel que de terre. »

« *Quand il y a en lui plus de ciel que de terre...* » et je me demandais quel secret elle avait, en partant², avec elle emporté, désormais à jamais enfoui dans le silence de sa mort, mais que de son vivant elle n'avait pu ni su dire précisément, l'approchant avec des gestes incertains d'aveugle, par tâtonnements, secret donc qui tenait au bleu du ciel et pour savoir je levais vers lui les yeux, qui tenait aux os des carcasses de grands animaux morts, les moins porteurs de mythologie qui soient, non pas le bison qui depuis un siècle et plus ne fait plus de vieux os au Nouveau Monde, mais le bœuf, la vache, et je me rappelais ce tableau, *Cow's Skull with Red* 1931-1936 : sur une large bande noire qui coupe une toile rouge sang, le crâne, vu de face, d'une vache, le cartilage découpé, travaillé – la mort en quelque sorte comme une œuvre d'artiste – et je fouillais d'un regard jamais découragé le désert, j'eusse tant aimé trouver, net de chair, lisse, blanc de soleil, le crâne dont les trous, par la mort creusés, donnent à voir, sinon le ciel, le bleu du ciel...

A Taos, non sans grand mystère, l'église de la Mission de saint François d'Assise, avec ses lignes asymétriques et l'adobe poli à la main de ses murs, me plonge à tout coup dans sa peinture abstraite – et pour un seul tableau d'elle je donne tout l'œuvre peint de D. H. Lawrence.

Dans ma mythologie, Georgia O'Keeffe.

Une fois, sur un semblant de piste où nous avions choisi de nous enfoncer, près de Mohawk, la maigre végétation qui nous guidait bientôt disparut, et la piste, et le relief un peu plus tard, un peu plus loin, comme volatilisé ou englouti ou liquéfié, sans que de lui subsistât ne fût-ce qu'une minuscule forme, une arête, un angle, et nous fîmes là, dans une angoisse soudaine où nous sentions que la terreur n'était pas loin, l'expérience de la nudité et du vide absolu, quand, dans la lumière elle aussi disparue, aucun point de repère n'existe plus, l'espace jusqu'au

vertige se dilatant dans l'espace. Il ne s'agissait plus d'aller car nous ne savions pas où aller. Marin de sable empêché de calculer ses rhumbs par évanescence des degrés magnétiques, je me découvrais privé du pouvoir sans lequel il n'est pas de vie possible, savoir choisir son *droit chemin* : le désert avait mangé les azimuts.

Un temps, nous délaissâmes les pistes incertaines.

Nous allions, nous allions... Tous les jours jusqu'au soir qui, au désert, toujours semble monter du sol, étonnante expérience, l'eau noire de l'inondation de la nuit nous submergeant, et nous levions les yeux au ciel, dont elle n'atteint qu'en dernier le nadir, où elle court... Se succédaient plages de sel, buissons d'armoïse, d'arroche et bientôt ces assemblées de cactus-cierges, dits aussi cactus-candélabres dits encore saguaros, dont je pressentais l'importance et qu'elles occuperaient, plus tard quand je les découvrirais, souveraines sur leur territoire du Sonora, mon esprit à l'égal de la pierre et pour toujours. Certains jours sur ces routes du Nouveau-Mexique, nous ne quittions un village le matin que pour en retrouver un autre le soir, sans que nous fussions entrés dans un seul pueblo, sans même, souvent, que nous eussions aperçu un seul groupe de maisons, voire un seul écart sur les mesas ou au pied des mesas, dans la végétation du désert, rien que le sable, le ciel et, qui nous bouchait l'horizon, l'horizon... Rares les villages au Nouveau-Mexique. Rares et étrécis. Peut-être que sur la peau du sable le désert avait petit à petit effacé les cicatrices des maisons, des objets. Le fil de fer barbelé, si fréquent en Amérique, suscitait sans cesse en nous une même question : pourquoi ? Pour quelles vaches perdues, quelles maisons absentes, quels hommes introuvables ? Achoppant à son mystère, nous conclûmes à sa vanité.

Un écrivain rencontré à Albuquerque, Ernie Pyle, m'avait dit : « Ici, l'espace, de quelque façon qu'il s'y prenne, entre en vous et vous donne le sentiment que vous êtes immense à l'intérieur de vous-même... »

J'avais applaudi.

De la solitude nous venait une espèce d'exaltation. Dans le désert j'aurai connu une joie pure de diamant : quand, après des heures sans personne d'autre que nous, sans autre voiture que la nôtre, sur la route interminable et comme il nous semblait que nous ne gagnions rien sur les

hauteurs que nous avions l'intention d'atteindre, là-bas devant nous au bout du monde, tout à coup nous vîmes un filet de fumée s'élever, lentement s'étendre et j'ai été aussitôt dans *l'Homme de la plaine*, d'Anthony Mann, quand les Indiens dispersés qui se dissimulent sur les hauteurs ceinturant la plaine se parlent d'une colline à l'autre, s'informent de l'approche des Blancs dans la langue des signaux de fumée, au volume et à la direction calculés. Bonheur. Bonheur.

Le soir à l'étape, lisant la carte, je découvrirai que la fumée nous était apparue dans le comté des Apaches, *Apache County* !

Bonheur. Bonheur.

Avertis de la médiocrité désormais de Yuma, en quelque sorte dévastée à la roumaine, écrasée par son passé, nous ne sommes pas montés, pour l'aller voir, dans un train qui, peut-être quelque part dans l'Ouest, part encore à 3 h 10... Moi, sur les routes du désert dans la Ford, comme le cow-boy sur son cheval... Je le cherchais, le cow-boy, je cherchais son passé. Nous allions de vallées perdues en hautes plaines qui étaient une géographie que nous traversions ou longions et aussi des espaces du souvenir que nous suscitons et ressuscitons par grandes projections en nous d'images voulues, débusquées, retrouvées, exhumées, certaines floues par insuffisance de la mémoire, d'autres tout en sépia, d'autres encore en noir et blanc sans que je me rappelasse toujours si telles étaient leurs couleurs (ou non-couleurs) d'origine ou si la mémoire ne les avait pas délavées, la faute au temps qui passe... De vallées perdues en hautes plaines, comme j'ai dit, et nous étions, au Nouveau-Mexique, avec *l'Homme des vallées perdues*, sur la *Piste de Santa Fe* et, quand il soufflait, le vent du désert, avec *le Vent de la plaine*. J'ai foulé une fois au moins les berges des rios qui sont des titres de westerns, le Bravo, le Conchos et de même les rives de la *Rivière sans retour*, tout là-haut à Banff. Bonheur. Bonheur.

Seule la diligence... Quand elle filait, hier, dans les westerns, à travers Monument Valley... La diligence de l'Ouest, bien sûr. Morte aujourd'hui. Le bonheur n'est jamais parfait.

Toujours, à chacun de mes voyages dans le Sud-Ouest, j'aurai retrouvé les champs de verveine des sables, les primevères, les fustels épineux.

Souveraine dans les vallées, présente partout, l'armoise... Et toujours, les nappes de sel fuyant à l'horizon.

Et toujours cette expérience, si particulière au Nouveau Monde, celui des plaines du Sud-Ouest surtout, et que Castaneda, l'historiographe de Coronado, comme on ne le sait pas assez, a noté, le premier observateur à le faire :

« La terre est si régulière et si nue que quel que soit l'endroit d'où l'on observe le bison, on aperçoit toujours le ciel entre ses pattes. »

Magnifique ! Epoustouflant ! Le ciel d'Amérique entre les pattes d'un bison ! L'une des quelques phrases au monde dont je suis jaloux.

Lui aussi qui disait, génial, à propos de l'expédition : « Qui pourrait croire que mille chevaux, cinq cents têtes de bétail, plus de cinq mille béliers et moutons et plus de mille cinq cents hommes, alliés et domestiques compris, ont parcouru ces plaines en ne laissant pas plus de traces que si nul n'y était jamais passé, si bien qu'il devint nécessaire de jalonner la route de tas d'ossements et de fumier, à intervalles plus ou moins réguliers, afin que l'arrière-garde pût suivre l'armée sans se perdre. » A peu près ce que j'ai noté, plus haut, sur le sable du désert qui, à l'égal du temps, corrosif comme lui, efface les cicatrices sur sa peau...

Moi, tout entier, ardemment, à cette vision d'un Sud-Ouest maître de lui, fort de sa géographie, de son climat, de son soleil, de sa faune, les uns et les autres à même d'effacer d'une telle armée le passage, le piétinement, les souillures, la sanie. Un Sud-Ouest qui se referme sur lui, intact. Dans sa pureté originelle du commencement du monde où les Indiens, peu nombreux et pied léger, ne troublent pas et ne défont pas l'ordre naturel.

Ce rêve du Sud-Ouest qui ne s'ouvre que pour moi quand, à la place de Coronado en 1540, j'entre en Arizona...

De temps à autre je découvrais des croix blanches, le long des routes, toutes simples et solitaires, surmontant des élévations quelquefois couvertes de fleurs et je me disais qu'un corps était là-dessous, enterré là aujourd'hui encore, dans la grande tradition des pionniers en marche vers l'Oregon, la Californie ou Santa Fe, à une époque où les cimetières n'existaient pas et où les pionniers, gens pressés, gens anxieux, avaient

autre chose à faire que faire autre chose que creuser un trou et Dieu ! que cette hypothèse me plaisait ! Renseignement pris, il me fallut déchanter : les croix au bord des routes dans l'Ouest ne sont là que pour rappeler un accident fatal, l'endroit d'où, hors de la personne accidentée – dans une collision, pour les cas les plus habituels –, une âme s'est envolée, que d'inconsolables vivants, parentèle ou amis, eussent voulu retenir.

J'ai l'amour du bleu – ou, plutôt, c'est lui qui m'aime. La plupart des gens confessent volontiers une couleur préférée – je n'ai pas connu la mienne avant l'été 1986 où, au Grand Canyon, sur la rive nord à plus de deux mille mètres, la terre autour de moi est devenue bleue. Le bleu était tombé du ciel, sans pour cela le priver, ainsi que je m'en assurai, moins une chute qu'un évasement et une absorption, exactement l'ouverture d'un parachute bleu qui aurait eu l'envergure de la surface où mes yeux portaient, jusqu'aux limites du perceptible – et depuis j'ai réfléchi que le phénomène avait dû se produire dans le temps de descente propre au parachute, rapide donc, noyant le paysage en entier, à l'exception des parois du canyon qui portaient haut, et par contraste à plus vif encore, l'incendie de leur grès rouge. Ce bleu était fluide, traversé d'une légère humidité, tout en douceur et tremblement (un bleu tremblé...), bleu dont la durée ne tenait, à coup sûr, qu'à un coup d'éclat du soleil, qui le dissiperait. Sa beauté presque liquide relevait de brume et brouillard, de gouttelettes en suspens, comme les œufs minuscules que l'araignée dépose sur les fils d'une toile qui frémit au moindre déplacement d'air et j'eusse tant aimé, malheureux de sa fragilité et pressentant sa fin, que le bleu fût d'une nature plus brutale, coupante et qu'il s'enfonçât jusque dans les fonds des canyons, où le ciel, tout puissant au ciel et sur terre, jamais ne descend.

Le bleu est la couleur du Sud-Ouest. Indiens, Hispaniques, Anglois sont tellement à l'évidence de cette évidence qu'ils le dispersent avec générosité – à bon escient, en général – et l'adobe, le matériau-roi de Santé Fe, en réclame de telles quantités que la ville prétend à

l'universalité et, quasiment, à la propriété d'une couleur dont elle estime l'origine dans ses murs. Santa Fe aurait donc inventé un bleu particulier, le bleu de Santa Fe, qui mêle le turquoise. Taos aussi, d'ailleurs : le bleu de Taos. L'avouerai-je ? Je ne les distingue pas bien entre eux.

Le bleu et D. H. Lawrence m'ont préparé à ma première visite de Santa Fe.

Comme pour le Nouveau-Mexique, D. H. Lawrence par cœur, dans la voiture à quelque vingt kilomètres de la capitale de l'Etat, rituel auquel je ne manquai jamais, à des fins peut-être propitiatoires :

« Il y avait dans l'atmosphère de cette journée déjà avancée, haute dans le ciel, comme une magnificence, comme une souveraineté qui rappelait celle de l'aigle... On sentait s'éveiller en soi soudain quelque chose de nouveau et le vieux monde de l'âme s'effaçait devant un nouveau... Nulle part ailleurs la lumière est-elle plus pure et plus impérieuse qu'ici, s'incurvant avec une souveraineté presque cruelle au-dessus du trou du monde... Etrange que le pays qui a inventé la démocratie politique de notre époque et l'a portée à son plus haut degré puisse donner un tel sentiment impérieux, de terrible orgueil et de rigueur impitoyable : mais si beau, bon Dieu ! si beau ! »

Nous n'avions pas manqué de remarquer que, par deux fois en si peu de lignes, il parle de souveraineté (*royalty*) et, par deux fois encore, de nature impérieuse (*overweening*), et avec lui qui ajoutait à notre sensibilité, nous avons le sentiment de gagner une ville paroxystique, avec plus de ciel que partout ailleurs et plus envahissant, comme s'il avait débordé les limites de la terre et, en l'occupant, réduit son territoire... Il nous semblait que nous accédions à l'un de ces royaumes fabuleux et proprement incomparables, partie mythe, partie Histoire, à ceci près qu'ils sont dans l'Histoire sans qu'elle l'ait faite, moins une réalité qu'un besoin, qu'un goût de l'esprit qui répond par d'épiques phantasmes aux provocations que lui inflige le monde naturel, ici un surcroît de lumière avec le ciel déjà dit, et plus dure.

Nous dans la Ford à petite allure, nos yeux grands ouverts comme jamais, qui regardaient comme jamais, qui dévoraient comme jamais.

Nous, sur cette terre mais en Histoire aussi, en esprit aussi, nous arrivions sur la piste de Santa Fe après un long, pénible voyage à travers la plaine des Bisons et un dernier arrêt à Las Vegas (celui du Nouveau-Mexique) où sur la place de la Vieille-Ville (*Old Town Plaza*) nous avions laissé, pour un plus frais, notre chariot (*prairie schooner*) usé, noire sa toile blanche, poussiéreuses et noires sa coque à l'ordinaire bleu de Prusse et ses roues carminées et nous avions entrepris l'ascension, les descentes des canyons qui mènent à Santa Fe... D'autres fois, toujours en Histoire et en esprit nous avions, pour aborder la ville convoitée, emprunté le Camino Real, au départ d'El Paso, Texas. D'autres fois encore nous nous étions lancés dans les gorges très encaissées du Rio Grande pour arriver à Santa Fe par le nord, c'est-à-dire par le sud du Colorado. Tant de voyages possibles, tous les voyages possibles. Tous mille fois accomplis.

Au cours de bien des expéditions nous en sommes-nous approchés par Albuquerque, distante de cent kilomètres, de loin la plus grande ville du Nouveau-Mexique mais non pas sa capitale, qui est, depuis le régime espagnol, Santa Fe. Jusqu'aux deux mille mètres de hauteur où elle se déploie, je suis toujours monté dans l'étonnement et l'ivresse, à chaque voyage américain éprouvés, de redécouvrir l'espace. Ici à l'ouest de Santa Fe, en le portant haut, les mesas l'évasent, qui s'étendent jusqu'au Rio Grande. Des maisons sur les mesas on voit jusqu'aux Jemez Mountains à l'ouest, le Sangre de Cristo à l'est, les Sandia Mountains au sud. J'aime toutes ces chaînes pour leur beauté, leur prestige, l'écrin de choix où elles enferment Santa Fe, la perle – mais aucune plus que le Sangre de Cristo, le « Sang du Christ » (à cause, on s'en doute, du rouge sang de la pierre, dans le Nouveau-Mexique omniprésente comme en Arizona). Son histoire géologique me transporte, aux deux sens du mot, et pour la mieux connaître je l'ai poursuivie partout, autant que je l'ai pu. Sang du Christ qui coule à travers le Canada, le Montana, le Colorado, avant de bouillonner, dans la partie septentrionale du Nouveau-Mexique, en collines. Plus que les Jemez et les Sandia, elles dominent le paysage de Santa Fe.

Santa Fe où nous montions par une route enchaînée, rouge au loin, rutilante, crevassée et, en ce début d'après-midi de juillet, plongée dans

un azur éblouissant. A droite et à gauche s'élevaient des montagnes-pains de sucre, des arbustes-buissons et s'étendaient de grandes plaques pelées, domaine de ces pueblos indiens du Sud où, pour les Blancs, fermente la légende indienne : Sandia, San Felipe, San Domingo, Cochise – tous les autres. Huit pour cent de Peaux-Rouges ici, même pourcentage en Arizona. Les deux seuls Etats des Etats-Unis avec l'Oklahoma, l'Etat des Indiens déportés, où le voyageur ne peut pas ne pas les rencontrer. De temps à autre, d'une église le clocher surmonté d'une croix portait mon esprit ainsi provoqué vers d'autres églises, celles des missions espagnoles qui s'implantèrent en Californie, hantées par la conversion. Les constructions en adobe se multipliant, il me semblait, l'œil étrécissant l'espace, les voir jusqu'au pied des montagnes.

La route grimpaît encore et encore, et plus nous approchions de Santa Fe, plus les montagnes se dessinaient dans l'air extraordinaire de lumière et de pureté, à l'est le Sang du Christ, à l'ouest les monts Jemez où coule qui ? quoi ? – je suspendais la réponse, que je connaissais, puis, n'en pouvant plus de la contraindre, je me répondais, dans une explosion d'images qui m'eût transporté ici sur ses rives si je n'avais pas été assuré de le franchir : le rio Bravo.

On peut aussi aborder Santa Fe au moment où le soleil, qui toute la journée a flambé, commence à décliner. Alors les couleurs, tantôt d'un jaune pâle, tantôt rouges de l'inévitable grès, se répandent, veloutent le paysage et jouent sur les murs d'adobe. D. H. Lawrence, s'il fût entré dans Santa Fe en fin d'après-midi, eût non pas corrigé son sentiment d'un Nouveau-Mexique cruel, orgueilleux et souverain, mais il lui eût ajouté. Regardez bien. Le Nouveau-Mexique est l'endroit du monde où l'entrechien-et-loup relève du sublime. A cette heure-là du jour, qui est aussi une heure de la nuit, le ciel, remuant sa masse, s'élargit, s'approfondit, s'incurve et sur sa surface immense et glorieuse se forment des zones noires, que faiblement éclairent, comme assourdies, des lueurs, des zones claires qui semblent lutter pour retenir une plus vive lumière, ciel-champ de l'inépuisable bataille entre le jour et la nuit où il apparaît, longtemps pour notre bonheur et la beauté du monde au Nouveau-Mexique, qu'ils ne l'emporteront ni l'un ni l'autre et alors tombe de là-haut une paix que le

voyageur, le temps qu'il touche terre, éprouve comme une joie violente. Et peut-être indicible.

S'il a vu *Bagdad Café* et *Milagro*, il est dans *Bagdad Café* et *Milagro*.

Ville qui ne se pousse pas du toit (comme on dit du col). Aucune construction ne dépassant trois étages, c'est-à-dire la cime des arbres, grand est notre sentiment d'une oasis. Santa Fe très peu américaine. Baudelaire l'eût aimée : « Je hais le mouvement qui déplace les lignes. » Dans la chaleur du désert et de l'été, Santa Fe ne bouge pas d'un volet et s'abrite.

La beauté longtemps pressentie, lue, regardée dans les livres d'images, la voici, affirmée par les Espagnols à partir de structures simples que les Indiens inventèrent : une architecture de fort, qui s'affirme par l'adobe, cette boue malaxée en briques que le soleil a séchées. Massives, avec de hauts murs sévères où s'ouvrent, toutes de modestie et comme prêtes à se dérober et à s'excuser, des fenêtres, les maisons à Santa Fe relèvent d'une architecture de défiance et de défense, qu'explique la double cruauté de la chaleur et des raids indiens.

Les toits ne montent pas, notre regard le fait. La partie supérieure de ces constructions est toute de grâce, en contraste avec la massivité et l'austérité des murs qui la portent. La grâce, là-haut, c'est-à-dire là où les habitants n'avaient rien à craindre de leurs deux ennemis, celui qui fond du ciel et celui qui surgit de la terre : la grâce en l'air, avec clochers, clochetons, sommets de tours ouvragés, voire dentelés. Dans le désert du Nouveau-Mexique, plus haut qu'à hauteur d'Indien mais le plus loin possible du feu du ciel, la dentelle.

Ces constructions-là sont fidèles à l'esprit du passé : celui des premiers temps de la conquête espagnole, puis de la République du Mexique... Depuis que l'on a, par rideaux et volets, appris à se défendre du soleil et depuis que les Indiens se sont résignés, la surface des ouvertures a augmenté.

Nous regardions, regardions, cherchant les traînes de piments rouges et verts, que l'on découvre sur les balcons, les toits bas, ou qui dégringolent des poutres, et les perles du maïs bleu. Une fois, au cours d'un voyage en avril, au coeur du printemps, on avait surpris des portes et des balcons

décorés de lilas et voici que ces mêmes portes, ces mêmes balcons offraient, blanches et bleues, des roses trémières...

C'était donc cela, Santa Fe. La simplicité, l'opposition entre l'ombre et la lumière, la solidité massive des murs, des portes, des poutres, du plafond, la rareté de la décoration (absente, quelquefois), la qualité des matériaux, le croisement harmonieux de tous ces éléments : le style de Santa Fe et, là-dessus, une luminosité plus pure sans doute que nulle part ailleurs. Le net contraste de la lumière et de l'ombre saisit chaque détail et lui donne relief. Jamais ombre n'a soulevé d'un trait plus aigu la maison qui la projette et les *vigas* ont une saisissante présence.

Les *vigas* ? Lors de mon premier voyage, je ne laissais pas d'être étonné par les poutres, qui ne sont pas seulement apparentes à l'intérieur des habitations, comme il en va dans les pays ordinaires, mais à l'extérieur aussi, leur extrémité trouant les murs. Ces *vigas*, une particularité de l'architecture hispano-américaine. Une composante spectaculaire du style de Santa Fe en particulier, du Nouveau-Mexique en général. Nous admirions leur beauté, qui tient à leur audace (trouer les murs !), à la perfection de leur alignement, qui évoque des gueules de bombardes, à leur nombre : plus la maison est grande, plus il y en a. Au-dessus des *vigas*, les *latillas*, poutres de cèdre qui soutiennent les toits plats, couvrant les murs des pièces à nu.

Au fil des voyages, nous avons, pour des raisons de sentiment et d'esthétique, élu des structures favorites : par exemple, au cœur historique de Santa Fe et à quelques mètres de la fameuse Plaza, au coin du vieux palais des Gouverneurs dont les arcades regorgent de passants penchés sur les bijoux d'argent et de turquoise que les Indiennes étalent à même le sol, une maison spacieuse qui présente, à une extrémité, deux tours non jumelles séparées – et reliées – par un balcon de bois. Courent sous le toit des bandeaux marqués d'encoches colorées, qui évoquent des incrustations de topaze... A l'autre extrémité, une autre tour percée d'une grande terrasse... Rien, ici, qui obéisse à un dessein d'unité et voici que nul plus que cet ensemble ne l'offre ! Admirable – ou l'art de faire de l'art avec l'asymétrie.

Nous avons appris à de plus en plus apprécier les porches, les linteaux, les *vigas*, les *latillas*. Bientôt nous entrâmes, à l'intérieur du

style général de Santa Fe, dans ses variantes. Nous sûmes déceler, dans les volutes fantaisistes et les arabesques, l'Amérique victorienne, qui a réussi son mariage avec les murs épais des constructions espagnoles. Plus que ce style nous plaît l'hacienda : un vaste porche qui donne sur la double porte d'une entrée, laquelle ouvre sur la pièce principale, puis la pièce à coudre, une petite chapelle (*oratorio*), merveille, au vrai, avec les *santos* dans leurs niches. Style *hacienda* pour haciendas : nous en vîmes une, un soir, dont le soleil couchant couvrait d'or les murs blancs qui enserraient un porche noir de bois profond... Merveille toujours.

Quand la sévérité ambiante nous menaçait de mélancolie, nous cherchions la Renaissance pueblo, avec lanternes sculptées, pilastres en saillie aux étages supérieurs et fenêtres au-dessus d'un bloc rapporté et bombé, espèce de redan pour renforcer la base des maisons.

Saoulés de Santa Fe, tournant le dos aux embrasements du ciel les fins d'après-midi d'été, qui me portaient à dire que, quand viendrait le temps de l'incendie du monde, le feu prendrait dans le ciel du Nouveau-Mexique, nous allions, circulant sur de petites routes plantées de cette variante indigène du peuplier qu'on appelle *cottonwood* (intraduisible...) à la découverte des pueblos, les indiens, avec leurs échelles dressées contre les murs en guise de portes et qui, si je puis dire, font le pont entre la vie pratique et la sacrée, puis les hispaniques avec le drapeau mexicain aux couleurs brillantes, selon le symbole du Zia Pueblo, qu'il a pris pour modèle, et encore les lassos des cow-boys, les portraits des saints espagnols et, toujours, les longues, érubescences laisses du chili et puis la paille tressée. Nous aimions ces rues qui étaient de longs couloirs fermés, si obscurs qu'il nous semblait que nous empruntions un tunnel pour passer d'une maison à l'autre – quand, soudain, nous débouchions dans la lumière crue de la *plaza*! Alignant les églises, nous les commentions par rapport à l'église type : une façade-pignon à pas de moineau et, à chacune de ses extrémités, un bloc rectangulaire qui se dresse à hauteur de la façade, surmonté d'une croix et percé d'une tour rectangulaire sur les côtés. On aimait que de l'église le mur d'adobe peint à la chaux, sévère, uniforme, fût creusé à son extrémité d'une niche qui abritait la cloche et attendrissait l'ensemble.

Reste peut-être à dire la rouge couleur. Le rouge de la brique. Le rouge brique ou latérite du désert, car c'est dans le sol de leur pays que les maçons du Nouveau-Mexique puisent la boue dont ils font leur tout d'adobe, briques et murs. Santa Fe est la seule des villes du désert qui, parce qu'elle trouve sous elle la pierre de ses maisons, élève la terre jusqu'au ciel. Le rouge du désert dans le bleu du ciel.

D'où, à Santa Fe, on ne descend pas tout à fait. Pays de magie où le paysage ne fait jamais défaut. Prenez, par exemple, la cathédrale Saint-François (*St. Francis Cathedral*) : deux tours percées chacune d'une ouverture au travers de laquelle se prolongent les hauteurs drapées des forêts – comme si la pierre n'avait pas voulu attenter à la somptuosité du paysage au Nouveau-Mexique. Que si vous supportez mal la chaleur, au demeurant sans humidité, des mois de juillet, d'août, entrez dans l'un de ces cent ou deux cents patios surmontés de galeries, où les arbres et les fleurs à profusion dispersent la chaleur. Une fois, comme je pénétrais dans l'un d'eux, éclata un chant : perché sur une viga, le cardinal de Virginie, reconnaissable au carminé de son plumage. Sans doute chantait-il avant que je n'apparusse – mais qui peut le prouver ? Il arrive à Santa Fe, rapace (l'aigle) pour D. H. Lawrence, d'emprunter à la séduction mélomane des passereaux jolis.

J'avais fini par désespérer de jamais découvrir le spectacle qui devrait déplacer les foules, si elles savaient – et les déplacerait s'il n'était la rareté même. Le caprice. Le produit de si mystérieuses combinaisons que l'esprit achoppe à prédire l'événement. Pour les uns, il est censé se produire en mars. En avril pour d'autres. Certains, qui affirment l'avoir vu, en parlent en termes si pauvres, sinon vagues, qu'il est permis de douter de leur témoignage. De leur témoignage – non de la réalité du phénomène, bien que maints habitants de l'Arizona et du Nouveau-Mexique m'aient affirmé que la naissance du printemps dans le désert est une fable.

A dessein d'aller à sa rencontre, entre autres rendez-vous que je donnais – mais celui du printemps au désert, le plus espéré –, j'ai quitté le Vieux Monde une dizaine de fois sur une période de dix ans et je me suis souvent dit qu'il aurait pu relever, tout compte fait, de cette catégorie de fantômes où j'ai cru percevoir, évoquée plus haut, une réalité multiple du Sud-Ouest. Pour le mériter et le bien fêter en connaissance de cause, j'ai pris des cours de botanique six mois durant et, dans des publications françaises et américaines, appris à connaître, puis à reconnaître plantes, arbustes, arbres, fleurs, à les nommer et, en moi, à provoquer, avec la magnificence propre à chaque espèce, à chaque famille et à chaque sujet, leur surgissement. En vain. Là-bas en Amérique, j'arrivais toujours ou en avance ou en retard.

Jusqu'à ce jour où, à l'Arizona Inn de Tucson, un des veilleurs de nuit à qui j'avais confié mon désarroi, et comme une espèce de résignation accablée, prit sur lui, le 22 mars 1989, de sonner dans ma chambre à quatre heures et quart du matin. Quelque chose venait de se produire : une pluie de dix minutes – de surcroît d'une espèce drue, comme, selon lui, le désert n'en avait pas connu depuis une décennie et plus. En outre, on avait cru entendre des concerts de crapauds. Il ne s'agissait plus que de faire vite.

Une heure plus tard nous abordions à une terre que les phares de la voiture et le jour naissant nous découvrirent rouillée. Dans la demi-heure qui suivit, nous longions, à droite et à gauche de la piste (de toutes les pistes que nous emprunterions), une succession de tapis diaprés, que le plein jour, à présent, nous révélait immenses et développés à l'infini. A terre, à mi-hauteur, en l'air, le monde s'accomplissait en bourgeons ouverts, en fleurs et couleurs. Nous savions qu'il ne durerait pas. Jamais n'ai-je autant ouvert grand les yeux, avec une ferveur qui a dû ajouter quelque chose d'ardent (de fauve ?) aux divers états de la palette que le printemps mêlait ou juxtaposait.

Descendus de voiture chaque fois que le spectacle présentait une intensité supérieure, nous semblait-il, à celui que nous venions de quitter, nous marchions le long des merveilles, dans le monde partageur des épineux. Pas une fleur qui ne fût portée ou entourée et comme gardée par son contraire, l'épine, la fleur toute en grâce, étalement, fraîcheur,

couleurs, pliures, inclinaisons, balancements, frémissements, évidente fragilité – l'épine, elle, réduite à elle-même, hampe et pointe et rien d'autre, dans la détermination, l'agressivité, la dureté, la certitude de la force, l'assurance de durer. Il y avait là, qui s'épalaient sur les collines, des pavots jaunes, des phacélias qui, par leur teinte, nous rappelèrent l'iris, des verveines des sables (nous les avons respirées à genoux), des castillèges d'Amérique, si rouges qu'elles faisaient sanglante la pente escarpée où elles avaient poussé, les pointes de leur couronne évoquant celles de la statue de la Liberté, des amarantes tout en tiges acérées au milieu de ces buissons d'armoïse qui, avec la sauge, font l'ordinaire et manifeste beauté de l'Amérique aride... Et encore : les paloverdes bleues, dont la fleur est jaune ; les bouquets sauvages de l'argémone ; encore encore : des tournesols sauvages ; une fois, tout un tapis de lupins et de castillèges, fleurs rouges et blanches et violettes encadrées de leurs feuilles vertes, que nous découvrîmes soudain après un virage et qui parurent nous sauter au visage... puis, que nous ne réussîmes à nommer qu'après avoir senti leur parfum citronné tout autour d'eux : des limoncilles rampants. Bonheur. Bonheur.

Montant sur ces hauteurs qui plongent dans le désert de Sonora, nous trouvâmes les renoncules, dont les fleurs minuscules sont des étoiles roses ; ce cactus-cierge dit « Princesse de la Nuit » dont la fleur blanche a des pétales si délicats qu'elle ne s'épanouit qu'une nuit – c'était la nuit dernière et, flétrie la fleur, racornis les trois pétales qui lui restaient, nous n'avions reconnu le cactus-cierge qu'à sa forme et à ses feuilles ; des fleurs de roche à la ressemblance des marguerites : nous en cueillîmes quatre, mettant à les proprement déraciner autant de religion que le prêtre quand il prend son manuterge ; puis des primevères blanches, tellement faites pour la terre rouge, et aucune fleur, aucun bouquet, aucun massif, aucun tapis ne se donnait à voir qui ne fût entouré, survolé, pénétré, dardé, sucé, de papillons, bourdons, libellules, phasmes, et d'infimes bâtonnets qui peut-être n'étaient rien, n'étaient pas, seulement de la lumière éclatée, seulement un fantasme de nos yeux et jusqu'à ces merveilles d'éclairs dans le soleil que font les colibris minuscules partout ailleurs qu'ici où, au milieu des essaims d'insectes qu'ils traversaient, ils semblaient des créatures... Nous avançons dans un air si chargé, mêlé

d'odeurs que nous aurions été bien en peine de les distinguer, et je me plais à imaginer que chaque fleur poussait la sienne à dessein de l'emporter. Le monde du Sonora, saisi d'une fièvre collective, se dépêchait de vivre et jetait là toutes ses forces, comme s'il pressentait son existence éphémère. Il vibrionnait, bourdonnait, brassant l'atmosphère de ses milliers d'ailes et d'élytres, ses milliers de petits moteurs en surchauffe et je me disais : bonheur, bonheur... Seuls nous ne nous hâtions pas, seuls nous échappions à la frénésie générale, spectateurs qui pressentions que nous allions connaître encore plus et plus fort et avons accédé à la merveille quand, au sommet de la plus haute des collines à cet endroit du désert, au terme d'une ascension qui ne nous avait pas coûté, comme si quelque chose nous transportait, issu de l'intense bonheur un peu ivre que nous éprouvions ou d'un effluve que le mélange des parfums avait distillé, nos yeux ont découvert, qui dégringolait le long de la pente jusqu'à des ravins au fond du monde, un immense tapis étalé blanc, jaune, bleu et vert : sous le soleil et dans la terre rouge hérissée de cailloux chauves et luisants, on eût dit que le désert était serti de pierres précieuses.. Nous sommes restés longtemps à regarder les fleurs et, comme il m'arrive souvent quand le monde est si beau que j'éprouve le besoin, pour le retenir, du secours d'un mot, d'une expression, lui assurant, par ce biais, l'éternité du vocabulaire, de la mémoire, du livre et du dictionnaire, j'ai cherché et j'ai trouvé : un tapis à *fleurs nouées*, comme on dit à *points noués* d'un tapis exécuté à la main sur un métier, mais ici où le métier et quelle main ?

Nous reprîmes à la nuit tombée la route de Tucson. J'avais décidé d'attendre – quoi? la mort des fleurs. Comme on sait, l'attente n'est jamais longue. Beaucoup ne vivent qu'une nuit, conjuguant ainsi dans leur durée la naissance et la mort quand, écloses avec le soleil qui se couche, elles succombent par brûlure dès qu'il se lève. La plupart ont une existence qui n'excède pas dix jours. Au-delà de la décade ne persistent que de rares fleurs et seulement celles des cactus.

Cactus, mot de magie. Pour la célébration d'eux, j'avais voulu cet espace de temps, soucieux qu'entre eux et moi rien ne se mît en travers, surtout pas la splendeur des fleurs, qui m'eût distrait. Le Sonora est leur royaume et pour l'amour d'eux, j'ai accompli plusieurs voyages au désert.

Là, sur des centaines de kilomètres, à perte de vue sur la terre immense, les cactus, rien que les cactus.

Maniéré avec le temps, comme on l'a vu, je le suis aussi, dès qu'il s'agit de cactus, avec la distance. Pour m'approcher d'eux, je m'en éloigne. J'aime les pressentir et, à cette fin, je les aborde de loin. Les découvre sur leurs marches avant de pénétrer dans leur royaume. Je veux que dure le bonheur d'une double élection (moi vers eux, eux vers moi) et d'un compagnonnage dont je cherche, au fil du temps, à tirer une intensité croissante. Depuis le temps, et l'expérience aidant, je connais le trajet, par l'Arizona, qui prépare le mieux à eux, qui les donne petit à petit et de plus en plus nombreux – jusqu'à ce que j'accède à leur cœur et à leur nombre, ce monde réduit (ou élargi ?) aux cactus par milliers sur des milliers d'hectares, là-bas dans la partie la plus méridionale et la plus aride de l'Arizona, qui est le désert de Sonora, à la frontière mexicaine.

Au cours du voyage que ma mémoire retrouve et recompose, nous sommes sur la Southern Interstate Arizona 19, dans le comté de Santa Cruz. Nous roulons depuis cinq heures du matin en ce début du mois d'avril 1989. De temps à autre, notre oeil accroche la tête tournante d'une grande éolienne, perdue dans l'immensité, et nous avons beau chercher, nous ne trouvons pas la ferme qu'elle est censée servir (sinon, pourquoi tourner et pourquoi de l'eau ?). Puis sur l'Arizona 86, vers le désert de Sonora et, à un moment, une succession de collines et de montagnes, à droite et à gauche, si nues qu'elles semblent des paysages lunaires... Ecartées les unes des autres, elles offrent au regard des surfaces terminées par des redans mais, comme nous approchons et les voyons mieux, je découvre que mon sentiment de leurs angles en forme d'éperons est faux, né d'une vision trop lointaine pour échapper à l'imprécision : ces montagnes, sinistres, s'achèvent par des boursouflures telles les lèvres d'une plaie tailladée...

Toujours sur l'Arizona 86 et toujours vers le désert de Sonora et encore dans l'encerclement des collines. Le paysage, au ras du sol, se fait maquis. Les cactus sont de plus en plus nombreux. Je les regarde, à la dérobée. Agacé de si vite les reconnaître, de savoir si bien les nommer. Mon absorption visuelle d'eux, je la veux progressive. Il y a des centaines de sortes de cactus. L'épine est leur seul point commun. Se dresse sur le

bord de la route la tête violette des chardons. Nous sommes à quelque mille sept cents mètres de hauteur. Les montagnes, si tristes quand je les avais vues dans la vallée, mal faites, mal terminées, mal soignées, sont ici, les unes bleues et les autres roses, presque en majesté. La brume qui s'effiloche découvre des cimes qu'elle semble ainsi amener à naissance et dévoiler comme une scène de théâtre quand le rideau se lève. Toujours sur l'Arizona 86, que nous allons, après un arrêt au Quirotoa Trading Post, quitter par la 85 et à l'entrée du Saguaro National Monument. Quatre mille quatre cents hectares de plantes grasses de toutes sortes, de toutes les formes, de tous les noms, autour du souverain : le cactus-candélabre, dit aussi cactus-chandelier, dit enfin saguaro. Dix-sept mètres de hauteur attestés pour certains et de même le poids : dix tonnes. Les chances de vie ? Deux cents ans. Moins que la pierre, plus que l'homme.

Mon cœur bat.

Les voici, avec leurs bras coudés qui montent, deux, trois, quatre et même cinq bras vissés à la partie supérieure d'un corps qui, de son extrémité à ras la terre jusqu'à la tête, sur une surface découpée en tranches à éperons, est planté de petites verrues d'où émergent les épines. Une variante célèbre : deux bras atrophiés, comme frappés de phocomélie par injection de thalidomide. Si souvent reproduite, cette variante, si souvent regardée que, l'espèce devrait-elle mourir avec le dernier saguaro, elle serait dans la mémoire pour toujours. Au bord de la mythologie, aujourd'hui. Emblématique comme la pierre.

J'en ai vu qui présentaient une espèce de coiffe de cinq ou six petits cactus, comme une reine sa couronne, comme un chef tribal son cimier; d'autres que prolongeaient des moignons de cactus qui les parcouraient : vus de loin, on eût dit des bêtes courant sur leurs épines. Prodigeux. De loin encore : ces éminences, ces collines toutes couvertes de cactus par centaines et milliers, on les eût crues hérissées d'allumettes. Bonheur, bonheur. Jamais complet, le bonheur : existent, si l'on peut dire, des saguaros morts. L'esprit (le nôtre) peine à imaginer que deux cents ans de vie sont terrassés par la mort. C'est pourtant ainsi. Faut-il dire hélas ? Je dis hélas. Rien de plus surprenant, d'ailleurs, qu'un saguaro mort : pour la raison que la vie ne le préfigure pas. Le saguaro mort s'invente un corps de mort. Il pleure des quantités de palmes, palmettes, fibres et lianes

séchées tout à fait insoupçonnables dans la dureté élastique de son enveloppe charnelle, au cœur de quoi bat un cœur de saguaro qui est un système de canaux d'irrigation, enveloppe que le couteau s'ébrèche à tenter d'entailler.

Il est des saguaros rouillés comme de vieilles lames, d'autres que les oiseaux ont tellement picorés qu'ils présentent des plaies à vif, malgré le soleil blanc : à propos d'oiseaux, d'ailleurs, ce pic de Gila, un matin, dans sa niche au frais creusée dans le saguaro et qui, comme une vieille à sa fenêtre, nous regarda passer. Si je meurs, que ce soit avec cette image ; des saguaros malins, qui s'abritent derrière des arbres; des pathétiques (ou tendres) : debout à la façon d'un écureuil qui se dresse ; ma préférence va à tous ceux qui, tout troués, tout rapiécés, couverts de cals, sont les vétérans de la bataille du temps ; j'aime les géminés, les saguaros femmes enceintes, les verruqueux ; ceux dont le chef rapporté s'incline drôlement de côté, ceux qui, à l'aise et impudiques avec la belle fleur blanche riche de pollen qu'ils ouvrent au printemps, arborent un grand pistil de sexe. J'en sais qui ont une tendance à l'obésité et d'autres qui offrent un crâne chauve ; il en est de généreux, genre famille nombreuse et sans doute proches de la pathologie puisque leurs bras se comptent jusqu'à huit qui, sur certains saguaros, poussent d'inégale façon, comme on voit, dans les familles encore, des enfants inégalement doués ; puisque j'en suis à la pathologie, comment ne pas évoquer, ici, ces saguaros malades, leur tige éclatée en protubérances serrées les unes contre les autres, qui rappellent des régimes de bananes ? Ceux qui sont gondolés comme des accordéons? Des saguaros dont les excroissances ont quelque chose de belliqueux et semblent monter à l'assaut de leur tuteur? D'autres dont les excroissances, toujours, au lieu de se hausser, tombent, comme des trompes d'éléphant ? Il en est qui vivent seul(e)s, avec un petit. J'ai vu des saguaros grands blessés et j'ai imaginé la foudre, la griffe, les gros prédateurs. J'ai fait amitié avec un saguaro héroïque : complètement desséché, constitué de ses seuls ligaments brûlés, le 8 avril 1989 il tenait encore debout. L'une des plus grandes joies de ma vie, je la dois à un saguaro, à cause de son frère et à cause de lui : le frère (sans conteste l'aîné) vit à Monument Valley et il a été évoqué plus haut, il est en pierre ; le cadet, ici dans le Sonora, lui est apparenté par cette assemblée et cet

assemblage de grenouilles et d'oiseaux qui grouillent sur les hochets de chef des Indiens du Pacifique. Le saguaro dont le sommet était une tête coupée qui ne tenait qu'à un ligament : je lui demande pardon de douter de son éternité. Toujours dans ce domaine, le saguaro qui avait une tête en nœud de corde. Cet autre, qui montrait une tête brûlée – et l'était peut-être...

Ce saguaro tout en contorsions, bras mêlés, les uns qui montent, les autres qui descendent, l'un des bras, galant, s'incurvant pour présenter, à son extrémité et comme à une dame, le bouquet de ses fleurs.

J'en ai vu qui, par couples, se tenaient étroitement serrés, comme des amants sur le point de se quitter où à l'instant des retrouvailles ; je n'oublierai jamais celui qui, mort, était tombé en travers de la piste où son grand cylindre de corps desséché évoquait par ses ondulations une agonie difficile, toute en soubresauts ; cet autre, dont la haute et souple élégance m'a rappelé le port des grandes femmes noires, leurs reins cambrés ; ces autres, sans doute des compliqués, qui avaient imaginé d'enchevêtrer leurs excroissances noueuses et donnaient à penser à de tortes alliances – tous saguaros découverts, observés, contemplés le long d'impossibles chemins, de raides dévers, dans la pierraille et la rocaille et pour les approcher nous gravissions des falaises, traversions des arroyos, dégringolions des pentes, provoquions de brefs éboulis, infime agitation de rochassiers sur la croûte desséchée d'une nature qui, acharnée à résister au soleil acharné à la brûler, avait imaginé, pour économiser des forces dont l'exercice lui coûtant de l'eau lui eût coûté la vie, de se figer. Voilà des millions d'années que les saguaros ont choisi de se figer, n'empruntant au mouvement que ce qu'il leur faut pour lentement grandir et, à la fin, lentement s'affaïsser.

Majesté de pierre, sans doute. La pierre et le saguaro. La pierre dans le saguaro. Il y avait aussi les autres...

Les plus à même de détrôner le saguaro si la guerre quelque jour survenait dans le désert me semblent être le cactus tuyau d'orgue et l'arbre de Josué. Pourquoi la guerre ? Parce que les règnes longs sont sujets à faiblesses, à pernicieuse lassitude, comme chacun sait et que tant le cactus tuyau d'orgue que l'arbre de Josué peuvent prétendre à régner, l'un dans sa province d'Organ Pipe Cactus National Monument qui, au

sud et limitrophe du Saguaro National Monument, fait peser sur lui une menace directe, l'autre, The Joshua Tree National Monument, en Californie, au nord de Los Angeles... J'imagine aussi le terrible événement d'une rétention d'eau, d'un tarissement des nappes phréatiques et, comme hier pour ces mêmes raisons les Anasazis chassés, aujourd'hui les saguaros morts. Malaise. Je suis un légitimiste.

Nous sommes allés voir le tuyau d'orgue et l'arbre de Josué dans leur province respective et partout où ils se répandent au milieu des buissons épineux du chaparral, le tuyau d'orgue qui pousse à partir du sol ses six, sept ou huit gros troncs rassemblés en un bouquet qui s'incurve en montant, jusqu'à six mètres – l'élégance même si tant est qu'on supporte les extrémités ciliées, c'est-à-dire bordées de poils, comme les paupières. C'est mon cas. J'ai vu, merveille, au coucher du soleil s'ouvrir sa fleur (elle n'écloît qu'à ce moment), à la couleur pâle de lavande. L'arbre de Josué, plus modeste, avec deux branches seulement, mais qui folles, erratiques, porteuses de signes (les mormons crurent que Josué incarné dans ce cactus leur indiquait la direction de la Terre promise) se hissent à douze mètres et dont la moutonne beauté est sans pareille, les feuilles mortes qui persistent sur son tronc été comme hiver lui faisant une toison. Nous reconnaissons, faciles à nommer : le cactus sauteur, des mille variétés de cactus le plus agressif, infaillible à refermer ses piquants sur tout ce qui le frôle ; les « têtes de vieillards », tout en boules de longs poils blancs ; l'opuntia, grande raquette semée d'épines et de gros fruits qui poussent sur sa surface; les « chollas nounours », les « chollas staghorn », l'ocotillo, qui n'est pas un cactus, mais un buisson aux longues tiges que termine une fleur rouge – quand souffle le vent du désert, c'est merveille de la voir s'affoler; les aloès où se posaient des colibris et une fois nous levâmes, surgie des branches tarabiscotées d'un arbre de Josué, une caille de Gambel, tête rouge et plumet noir, qui prit le large en riant... Et encore et encore des cactus que nous ne savions pas nommer, peut-être des usurpateurs d'identité de cactus dont nous ne connaissions rien, que nous oublierions dans leurs particularités, leur affolante diversité, la mémoire ne retenant qu'une nature prodigue, exubérante, inlassable à créer dans l'étrange, l'inattendu, le saugrenu,

multipliant des formes qui donnaient à reconnaître son génie et à douter de sa raison...

A l'est de Saguaro National Monument et à quelques kilomètres qui ne sont rien qu'un espace et une mesure de cactus fous, dans un de ces paysages âpres et tourmentés que l'Arizona offre à profusion – mais, celui-là, sans rival dans la convulsion et le déchirement –, le voyageur, pour peu qu'il connaisse la réalité indienne, pressent qu'il entre au coeur du plus violent et sanglant de son histoire. L'en avertissent ces noms qui hier semèrent la terreur et que les cartes, si elles voulaient mémoire garder, imprimeraient en rouge : Cochise, Chiricahua, Huachuca, Aravaipa, Fort Apache, Geronimo..., tous noms de lieux aujourd'hui et, hier, noms de tribus ou noms de chefs. Quel est, ici, le rôle du langage ? Banalise-t-il ou s'il emblématise ? On n'imagine pas, en France (pour nous en tenir à elle), des lieux, espace de nature ou ville, qui s'appelleraient Henri IV, Robes-pierre, Pasteur, de Gaulle, Saint-John Perse... Les Américains y vont sans hésiter.

Nous venions d'entrer dans le pays apache. *L'Apacheria*, frontalière du Nouveau-Mexique à l'est et du Mexique au sud. Dans les ombres, certaines le sont plus que d'autres. A la limite du noir et de l'invisible, faute de témoignages, d'histoires et d'Histoire. Je n'ai jamais pénétré en *Apacheria* et je ne l'ai jamais sillonnée, en voiture, jamais escaladée ni descendue, rochassier en alerte, que je n'aie par la pensée donné autant à Mangus Colorado, à Nana, à Eskiminzin, à Chihuahua, à Unojo et à Johlsannie qu'à Cochise et à Geronimo... Beaucoup de recherches et d'attention pour peu trouver au-delà de ce que chacun sait, savoir les massacres... Vous êtes en *Apacheria* pour les ombres souveraines de Cochise et de Geronimo.

Le voyageur peut quitter Tucson par l'Interstate 10, direction le Nouveau-Mexique et les villes de Willcox, Bowie et San Simon, qui sont au nord du Chiricahua National Monument, mais il choisira la relative difficulté et la beauté nue d'une route qui est une piste tout en replis de

serpents, virages brutaux, dos-d'âne, imaginée et lancée par John Butterfield pour les diligences de sa compagnie transcontinentale. A un moment, à presque mille six cents mètres de hauteur, l'Apache Pass, le col des Apaches. Nous avons franchi la San Pedro River (tous les cours d'eau, en Arizona, s'appellent San Pedro même quand, comment dire, un autre nom les désigne : l'explication tient aux innombrables San Pedro River qui encombrant la mémoire au point que là-bas cette appellation, pour moi, symbolise l'eau de fleuves et rivières). Apache Pass, donc. Dans les monts du Dragon (*Dragoon*). Cochise nous attend là.

Il montait ou descendait de ses mobiles *rancherías* (quelque soixante tentes...) et se postait à l'Apache Pass où il tirait ce gros gibier des diligences, obstiné à se revancher de l'occupant et, par le biais des voyageurs, des gardes, des cochers, de tant et tant de massacres de vieillards, de femmes et d'enfants, dont l'armée américaine n'était pas avare, dont elle était même prodigue, les Apaches contre les soldats dans une succession et un échange de cadavres et il me semblait, quand j'étais longtemps resté à regarder le paysage de pierres entassées, bouleversées, écroulées, tout en promontoires ou gros dos ou déchiquetées autour de moi et, très haut vers les pins Pinderosa, les chênes et les sycomores des monts Dos Cabezas et Chiricahua, à vue perdue vers leurs trois mille mètres de hauteur, que le sable du désert et les pierres du désert n'étaient pas rouges de leur seule matière mais du sang mêlé des Blancs et des Rouges – des Rouges un peu plus que des Blancs – qui expliquait malgré toutes sortes d'oiseaux par nuées jacassantes la désolation de cette nature, les plaintes du vent, ma tristesse soudain.

Cochise, mort le 7 juin 1874, est enterré dans la Forteresse de Cochise (*The Cochise Stronghold*), à l'entrée même du repaire taillé dans le roc et sous d'immenses chênes. Encore qu'un doute subsiste... Je me suis longtemps tenu sous les arbres de sa tombe supposée, à trois reprises au cours de trois voyages, et chaque fois j'ai tenté de créer en moi cet état hallucinatoire où, comme un Apache sous l'empire du mescal, j'eusse été assez fort pour recevoir de Cochise l'esprit. Il n'est jamais venu. Peut-être le chef chiricahua n'est-il pas sous terre où on le dit, peut-être que mes visions manquaient d'intensité. Je parierais plutôt pour la première hypothèse.

Je n'ai pas reçu non plus l'esprit de Geronimo, que j'ai cherché dans la pierre volcanique des canyons du Chiricahua National Monument, sur les territoires où il chassait avec son peuple et tendait ses embuscades. Que j'ai tenté de saisir dans les îlots montagneux de la Coronado National Forest, au coeur de bois et de pierre que font les monts Chiricahua et Huachuca, près de la ville d'Apache, nom que je pensais propitiatoire. Là, une fois, dans un paysage tragique de roches érodées, le guérillero se rendit à la cavalerie américaine. Rien ne subsistant ni des chevaux ni des soldats, et la force effacée, il me semblait que Geronimo ne pouvait manquer de revenir et de reprendre la piste. Sans doute est-ce trop de temps passé depuis son temps – et trop de Blancs. Du général Sherman, à l'époque : « Nous avons fait une guerre au Mexique pour leur prendre l'Arizona, nous devrions leur en faire une autre pour qu'ils le reprennent. » Chiche !

La réserve des Papagos s'étend, en plein désert de Sonora, sur cinq cent mille hectares de cactus, de prosopopis et de broussailles. Sur le modèle d'Apacheria, j'aime à dire : Papagueria. Je ne devrais plus. Voici peu, les Papagos ont repris leur ancien nom : Tohono O'Otam, qui veut dire « les gens du désert », et n'arrange rien. Les Pimas, qui leur sont apparentés, les appelèrent Papagos, qui se traduit « gens du haricot ». Sans doute les Papagos estiment-ils que le désert fait plus noble que le haricot. Je persisterai à nommer Papagos ces vanniers, cueilleurs de fruits du saguaro, du mesquite et, bien sûr, du haricot. Voici pourquoi.

Quittant Cochise et Geronimo, à mon troisième voyage chez eux et dans le songe de leurs ombres, comme je traversais l'un des trois villages de la réserve des Papagos, je surpris dans le rétroviseur un fourgon de la police, reconnaissable à son clignotant rouge. Je me rangeai à cet appel muet. Le fourgon fit de même, derrière moi. En descendit un grand policier, revolver à la hanche et le reste, et je lus sur la portière, avant qu'il ne la refermât : police tribale.

Je venais de rouler trop vite et à cette observation je me rendis. S'ensuivit un jeu de questions et réponses qui devait durer, fastidieux pour moi, pénible pour lui qui, refusant mon offre d'écrire sur son rapport mon identité, mon adresse, le motif de mon voyage..., entreprit de rédiger lui-même, pour la première fois de sa vie inscrivant les lettres de mots

français. Son obstination courtoise me déplut et, l'avouerai-je, son indifférence à mon exotisme : il me paraissait que, Français, je pouvais échapper aux vingt dollars d'amende.

Il n'en serait d'évidence rien. Alors, aussi appliqué à épeler que lui à écrire, mais mon esprit plus libre que le sien, au lieu de lui montrer, comme avec naïveté j'aurais aimé le faire, ma science de son peuple, je me plus à me souvenir que ces vachers (traduction littérale et plutôt péjorative de *cow-boys* : ils la méritaient par ce flic interposé) avaient été, voilà un peu plus de cent ans au temps de la splendeur et de la misère apaches, des renégats à leur race, des tueurs qui fournissaient à l'armée américaine des *scouts*, encore plus vindicatifs, plus haineux et cruels que les Blancs... Acharnés à tuer de l'Apache.

Décidé à ne jamais appeler les Papagos « Tohono O'Otam », je reçus avec une hautaine réserve (c'est le mot, ici) le papier qui m'invitait à passer devant un tribunal quinze jours plus tard, pour payer vingt dollars d'amende. Il me parut que les Papagos méritaient plus du haricot que du désert.

Pour nous changer les idées, nous décidâmes de nous rendre à Tombstone, cette ville minière qui, hier encore, entraînait dans ma catégorie « presque-ville fantôme »... Ressuscitée, elle est devenue un haut lieu du tourisme avec ses saloons, ses tripots, ses échoppes, ses bâtiments publics tous refaits, redressés ou bâtis sur le modèle de *jadis, dans l'Ouest* pour ne rien dire, ici, du souvenir, surexploité comme il se doit, de *Gunfight at the O.K. Corral*, qui se déroula aux portes mêmes de Tombstone. Seule fausse note : les rues pavées, quand elles n'étaient que poussière... Pour le reste, qui, avec un minimum de sensibilité, pourrait sur les trottoirs de bois et sous les auvents d'Allen Street marcher dans ses *boots* sans une pensée – toute la pensée intense de l'instant et bien plus – à John Sturgess, Anthony Mann, John Ford, Delmer Daves, Sam Peckinpah et les autres ? Sans une pensée et bien plus pour Doc Holliday, les frères Earp et les Clanton, morts depuis leur règlement de comptes, voilà à peine plus de cent ans et, dans cette ville, assurés d'une quotidienne résurrection pour un nouveau règlement de comptes ?

Alors nous voulûmes les aller voir encore plus, si je puis dire, et dans leur cimetière de Boothill, aux portes de la ville. Si bien reconstituée, si

pourvoyeuse d'illusions qu'elle soit, la rue n'a pas le pouvoir hallucinatoire du cimetière. Boothill domine une grande plaine que barre au loin une chaîne de montagnes. Je m'approchai des tombes, entrepris de défiler devant chacune d'elles, frappé par la rudesse des inscriptions qui, laconiques, déclinent le nom, le prénom et précisent comment le mort était mort, par décision de justice, exécution sommaire ou lynchage, une fois sur trois un innocent, comme il était dit froidement..., quand je lus sur une croix une inscription plus économe encore que les autres : SIX SHOOTER JIM, et je m'entendis aussitôt traduire : *Jim, celui qui tirait avec un revolver à six coups...*

Dix mots français pour trois anglo-américains. J'en aurais pleuré de bonheur. Là, à Tombstone, Arizona, Etats-Unis d'Amérique, dans un cimetière de surcroît, je venais de redécouvrir l'admirable, long et tremblé phrasé de la langue française.

¹ *I am indeed its child* / *Absolutely I am earth's child* (Chant de la Terre des Navajos).

² Georgia O'Keeffe est décédée le 9 mars 1986, à quatre-vingt-dix-huit ans, dans un hôpital de Santa Fe.

OceanofPDF.com

Il n'y a pas beaucoup d'humanité dans *la Pierre et le Saguaro*. Sans doute parce que de l'Amérique septentrionale je n'aime que la pierre, le saguaro, les Indiens morts. (Georgia O'Keeffe, peut-être l'eussé-je aimée vivante.) J'ajoute, mais on le sait : le ciel, la pluie, l'herbe, les étoiles, Santa Fe, le *roadrunner*... tout ce qui relève du céleste, du sidéral, du ligneux, du minéral et de l'animal. Il n'y a même pas d'humanité du tout dans *la Pierre et le Saguaro*, où j'avais pensé placer longuement Edward Abbey.

Un homme, comme on le pressent. On ne le connaît pas en France – même pas une miette de sa pensée ou de son style, puisqu'il n'est pas traduit. Son œuvre ? *Desert Solitaire (le Solitaire du désert)*, son chef-d'œuvre, dix-huit éditions et livre de poche pour quelques millions d'exemplaires. *Desert Solitaire* est un essai sur la merveille du Sud-Ouest par un homme qui, pour connaître le mieux possible la nature de ce pays, se fit *ranger*, garde (je préfère gardien) des eaux et forêts. On sait ce que veulent dire, dans le Sud-Ouest américain, les eaux et les forêts. Quelque chose comme le monde lui-même. Edward Abbey, gardien du monde. Où ? A l'Arches National Monument, près de la petite ville de Moab, dans la partie méridionale de l'Utah oriental. Un lieu emblématique, frère ou sœur de Grand Canyon, Bryce Canyon, Monument Valley... Il est aussi romancier : *Black Sun (Soleil noir)* et, surtout, *The Brave Cowboy*, titre qu'on s'épargnera de traduire : de ce roman David Miller, en 1962, a fait *Seuls sont les indomptés (Lonely Are the Brave)*, avec, insurpassable, Kirk Douglas. Un très bon western.

Avec la pierre et le saguaro, Edward Abbey était la troisième raison de mon voyage. Nous avons échangé des lettres et il était entendu que je l'appellerais dès mon arrivée à Los Angeles, pour le rejoindre à Tucson, sa ville dans le désert, tout près des saguaros. Je l'avais photographié de mon appareil intérieur, à partir de clichés qui le représentaient et je le portais bien en moi : grand, costaud, large visage et barbe fournie. Négligé, comme tous les Américains...

A peine débarqué à Los Angeles, le temps de gagner l'hôtel, je l'appelle : il est mort la veille.

Les obsèques prévues pour le surlendemain, je bouleversai l'ordonnance de mon voyage et entrepris de rejoindre Tucson sans tarder. Un de ses amis m'attendait à son domicile, qui me proposa d'aller voir Edward (Ed, comme je ne dirai jamais) à la maison des morts. Je refusai. Je l'avais raté vivant, je ne le verrais pas cadavre. Du moins le pensais-je. Mon interlocuteur, très affable, deux heures durant pour moi évoqua le souvenir de celui que j'aimais de loin et dont, faute à la mort, je ne serais jamais l'ami. Je sentais pourtant une gêne... Comme je me levais pour prendre congé et une fois encore demandais le lieu et l'heure des obsèques, avec en moi l'étonnement grandissant de ne pas obtenir de réponse, mon hôte se décida : on enterrerait Edward dans le désert, ce qui était interdit, demain avant que le jour se lève. Rendez-vous à trois heures du matin, ici au domicile d'Edward, où on ramenait le soir même le corps.

Edward Abbey enterré dans le désert! Son désert. Son monde. J'étais convaincu que, de son nouveau séjour, il avait averti ses fidèles que je devais être du nombre, bien que néophyte.

A trois heures pile, chaudement vêtu des effets que l'on avait pensé à me prêter, je heurtai à la porte. Il y avait là l'homme qui, la veille, m'avait accueilli et tenu compagnie. Une jeune femme avec un hâle si profond et naturel que je ne doutais pas qu'elle fût née avec, puis un Indien, puis un autre. Un Navajo, et un Hopi. Des Indiens tels qu'ils sont devenus : gros, mobiles, et déjà au bourbon et à la bière. Tout le groupe, à peine étais-je arrivé et les présentations faites, pénétra dans une pièce à côté où, emprunté, j'hésitais à les suivre mais ils en ressortirent aussitôt : le Navajo en tête, le Hopi derrière, ils portaient, sanglé sur un brancard, Edward habillé de gros vêtements comme pour une expédition polaire. Ils n'avaient pas dissimulé sa tête, que je vis donc malgré moi, qui souffrais : belle, hautaine et déjà lointaine.

Nous attendait à la porte la camionnette dite *pick-up*, qui est le cheval des Indiens d'aujourd'hui. On plaça Edward sur le plateau, on le couvrit jusqu'à le dissimuler et on prit la route du Sonora. La cabine ne pouvant loger que deux personnes, il fallait monter sur le plateau, ce que j'entrepris de faire, bien que la courtoise compagnie insistât pour que l'étranger que j'étais se plaçât à côté du conducteur. Je gagnai : sur le

plateau et, sous la bâche, je retrouvai le Hopi, le Navajo, deux Blancs (dont mon interlocuteur de la veille).

La camionnette semblait filer sur des rails, en souplesse, dans Tucson tantôt toute noire et tantôt toute en lumières. Signal convenu, deux coups forts appliqués par la jeune femme à la paroi de la cabine nous prévinrent qu'une voiture de la police allait nous croiser. Sans dommages.

La conversation s'établit, dans le grand froid de la nuit agonisante. J'appris (ou réappris) qu'Edward avait soixante-deux ans, qu'il était descendu des Appalaches à l'âge de dix-sept et qu'il n'avait plus quitté l'Ouest (ou le Sud-Ouest)... Il l'aimait de passion. Nul plus que lui, selon eux, n'avait passé de nuits à la belle étoile.

La jeune femme était la dernière des cinq femmes qu'il avait épousées et dont il avait eu cinq enfants.

Je sentis, à un moment, que nous quittions la route. Sans doute pour une piste. La camionnette dut ralentir son allure. Nous montions, descendions. Nous étions balancés à droite, à gauche, projetés en avant, ramenés en arrière. Le véhicule cahotait depuis longtemps quand enfin il s'arrêta.

On m'aida à sauter de la cabine. Il était cinq heures exactement. La lumière, encore cachée, n'en avait pas moins entrepris son travail de dissolution des ombres et je pus me rendre compte que nous étions sur une immense surface plate en plein désert. Je devinai les montagnes et les mesas autour et au loin.

Désert solitaire.

Je fis quelques pas, qui me placèrent devant la camionnette, et je vis deux autres hommes, sans doute ceux qui avaient creusé le trou qui s'ouvrait devant nous, profond, lugubre, le sable rejeté montant en gros tas, à côté d'un autre grand tas, de pierres celui-là.

Je levai d'instinct les yeux et aperçus, qui me fit chaud au cœur par ce froid vif, une grande serpe de lune dans le ciel si clouté d'étoiles et les étoiles si proches les unes des autres qu'il semblait que le ciel fût à lui tout seul une étoile qui aurait éclaté en millions de confettis blancs et brillants. Je ramenai les yeux à terre au moment où deux Blancs descendaient Edward. La jeune femme sanglotait.

J'avisai le Navajo qui portait ce qui me parut être un pot. C'en était un. Tout le monde avait les yeux fixés sur lui, qui ouvrit le pot, plongea les mains, les ressortit dégoulinantes et, se penchant, les passa sur le visage, qui devint aussitôt noir, d'Edward. J'apprendrai plus tard qu'Edward avait demandé qu'on observât à son endroit ce rite apache, comme pour Cochise cent ans plus tôt.

Le Hopi était remonté dans la cabine. A un moment il fit donner les phares et dans la lumière soudain déversée je découvris deux coyotes qui s'étaient avancés en silence dans la nuit troublée par les seuls zéziements de noctiluques. Ils s'enfuirent aussitôt en aboyant une note aiguë qui me sembla se détacher et durer, sur le fond grave de leur voix. Edward m'avait révélé, dans une de ses lettres l'année précédente, que, pour tromper sa solitude de gardien, au Grand Canyon, il avait appris à imiter (jouer?) sur sa flûte les cris en staccato des coyotes. Descendu dans la fosse, le Hopi recevait Edward des mains des Blancs et du Navajo.

Je me tenais un peu à l'écart, comme un qui n'est pas vraiment, pas encore et pas tout à fait du désert.

Puis le Hopi remonta. Nous restâmes un bon moment, embarrassés, à regarder, dans le jour qui se levait, Edward étendu au fond du trou – jusqu'à ce que l'un des Blancs ramassât une poignée de terre et fît signe à la jeune femme de l'imiter. Elle jeta dans la fosse le sable du désert et, après elle, chacun fit de même.

Nous n'avions pas prononcé un seul mot depuis notre arrivée et je sursautai quand j'entendis : « *It's time.* »

Le Navajo, le Hopi, un des Blancs, prirent des pelles et en un rien de temps la terre recouvrit le trou, puis les pierres la terre. Il semblait qu'elle n'eût pas été remuée.

Les trois hommes se redressèrent, nous nous regardions tous et je sus que quelque chose venait de s'achever, qui était grand et beau et noble et dont le sens ne m'était pas complètement donné.

Pour la première fois, j'avais une pleine vision de l'endroit. Des ocotillos, des cactus partout dressés à côté des rochers sur la terre rouge et plate qui s'en allait, immense, mourir jusqu'au pied des mesas là-bas à perte de vue. Sans que je l'eusse cherché, mes pas me portèrent à la

hauteur du Hopi qui, à genoux, regardait sur le sable. Il pensa que m'intéressait le spectacle des traces et, me les montrant une à une, il énuméra, sa main effleurant la terre, le lièvre de Californie, le renard à grandes oreilles, le lapin à queue de coton (il distinguait entre les empreintes d'un lièvre et celles d'un lapin !), le crotale diamantin, le rat-kangourou, un lézard dont j'ai aussitôt imaginé la course préhistorique et, pour mon bonheur, le *roadrunner*. Edward ne serait pas seul.

Je me hissai à l'arrière de la camionnette, le chauffeur mit le contact et, comme s'ils saluaient ou maudissaient notre départ, les coyotes lancèrent quelques jappements puis une longue plainte qui couvrit le bruit du moteur, fit plus lourd encore mon cœur lourd et soudain saisi par l'angoisse. Le soleil, là-bas à l'extrémité orientale du ciel, était une énorme boule incandescente et gorgée de sang qui, grandiose et pour le moment immobile, menaçait de rouler ou de tomber et je savais que si l'un ou l'autre de ces événements survenait, le monde brûlerait jusqu'à la mort, dans la pierre éclatée, le saguaro consumé. Je m'étais placé de façon à voir jusqu'au dernier moment la tombe d'Edward, ce trou dans le désert de pierre et de saguaros et à l'instant où je le perdis de vue j'entendis Kathleen Lloyd demander à Jack Nicholson, dans *Missouri Breaks* : « Si nous allions nous promener ? », ajoutant : « Nous parlerions de l'Ouest et de la façon d'en sortir » – et je sus que, comme Edward Abbey désormais, et pour mon bonheur de vivant, je n'en sortirais pas jusqu'à la mort.

TRACES ET PISTES DANS LE DÉSERT

OUVRAGES

– ROMANS –

non traduits :

Elliot ARNOLD : *Blood Brothers*, New York, 1947.

Scott MOMADAY : *House Made of Dawn*, Harper and Row, 1967.

Edward ABBEY : *Desert Solitaire*, McGraw-Hill, 1968.

traduits :

Olivier LA FARGE : *Guerrier navajo*, trad. Magdeleine PAZ, Rieder, 1933.

Frank WATERS : *L'homme qui a tué le cerf*, trad. Yvonne DAVET, Albin Michel, 1964.

William EASTLAKE : *Portrait d'un artiste avec vingt-six chevaux*, trad. Jacqueline BERNARD, Denoël, 1972.

A. Kinney GRIFFITH : *Les cent premières années de Nino Cochise*, trad. Annick BAUDOUIN, Le Seuil.

Forrest CARTER : *Pleure Geronimo*, trad. Jean GUILOI-NEAU, Stock, 1980.

Tony HILLERMAN : *Le vent sombre*, Rivages /Noir, 1986.

- *Là où dansent les morts*, Rivages/Noir, 1987.

- *Femme qui écoute*, Rivages/Noir, 1988.

- *Le voleur de temps*, Rivages/Thriller, 1989.
- *Porteur-de-peau*, Rivages/Thriller, 1989.

Tous ces livres traduits par Danièle et Pierre Bondil. Tony Hillerman accomplit une œuvre de romans policiers dont les héros sont des Navajos. Il a introduit les Indiens et l'ethnologie amérindienne dans le roman policier. Remarquable et un peu répétitif.

Willa CATHER : *La mort et l'archevêque*, trad. Marc CHENELIER, Ramsay, 1986.

Un chef-d'oeuvre, aujourd'hui un classique. Publié aux États-Unis en 1927.

Cormac MCCARTHY : *Méridien de sang ou le rougeoiement du soir dans l'Ouest*, trad. François HIRSCH, Gallimard, 1988.

Prodigieux roman d'un auteur « possédé » par le désert. Un sommet dans l'ordre du lyrique et du baroque. Passé totalement inaperçu en France, lors de sa publication l'an dernier. J'en possède trois exemplaires, peur de manquer. J'ai demandé que l'un d'eux au moins soit placé près de moi à côté d'Autant en emporte le vent, dans mon cercueil quand je partirai pour la vie éternelle où j'espère bien pouvoir le relire...

français :

Frédéric J. TEMPLE : *Un cimetière indien*, Albin Michel, 1981.

- POÉSIE -

Frédéric J. TEMPLE: *Célébration du maïs*, Robert Morel, 1963.
Robert Morel, 1969.

- *Les psaumes de la création* (Navajo), Robert Morel, 1969.

– *RÉCITS* –

traduits :

Mabel Dodge LUHAN : *Ma vie avec Lawrence au Nouveau-Mexique*, trad. Jacques-Emile BLANCHE et Armand PIERHAL, Grasset, 1933.

D. H. LAWRENCE : *Matinées mexicaines*, trad. Thérèse AUBRAY, Stock, 1935.

Haniel LONG : *La merveilleuse aventure de Cabeza de Vaca*, trad. F. J. TEMPLE, La Licorne, 1954.

Un grand petit livre.

Don D. TALAYESVA : *Soleil hopi*, textes présentés par Leo W. Simmons, trad. Geneviève MAYOUX, Préface de Claude LÉVI-STRAUSS. Plon, coll. « Terre humaine », 1959.

Un classique.

- *Mémoires de Geronimo*, trad. Martine VIZNIT-ZER, François Maspero.

Alvarez Nunez CABEZA DE VACA : *Relation de voyage 1527-1537*, Préface d'Yves BERGER, trad. et commentaires de Bernard LESFARGUES et Jean-Marie AUZIAS, Actes Sud, 1979.

Le cauchemar pré-américain – chef-d'œuvre.

Lucien SEBAG : *L'invention du monde chez les Indiens Pueblos*, Préface de Claude LÉVI-STRAUSS, François Maspero éd., 1971.

non traduits :

Tony HILLERMAN : *The Spell of New Mexico*, University of New Mexico Press, 1976.

Mary AUSTIN : *The Land of Little Rain*, University of New Mexico, 1986.

– HISTOIRE –

C. W. CERAM : *Le premier Américain. La découverte archéologique de l'Amérique du Nord*, trad. de l'allemand par Denise MEUNIER, Arthème Fayard, 1972.

Frank WATERS : *Le livre du Hopi - Histoire, mythes et rites des Indiens hopis*, trad. Marcel KAHN, Payot, 1978.

Jean-Louis RIEUPEYROUT : *Les fils du soleil*, Le Seuil, 1978.

- *Histoire des Apaches – La fantastique épopée du peuple de Geronimo (1521-1981)*, Albin Michel, 1987.

– ALBUMS –

Terry G. McLUHAN : *Voyage en terre indienne – Le cheval de fer et les Peaux-Rouges 1890-1930*, Préface d'Yves BERGER, Filipacchi, 1985.

Gerd KITTEL : *Southwest USA*, trad. Jean-François CHAIX, Le Chêne, 1987.

David MUENCH : *Nature's America*, texte de Patrick MOREAU, sous la direction de Roger SABATIER, Éditions Ager, 1989.

Sublimes photos.

– ESSAIS –

Jean CAZENEUVE : *Les dieux dansent à Cibola*, Gallimard, 1957.

Ellemire ZOLLA : *Le chamanisme indien dans la littérature américaine*, trad. Viviane PAQUES, Gallimard, 1969.

FILMS

La Chevauchée fantastique, John Ford, 1939 (tourné à Monument Valley).

La Piste de Santa Fe, Michael Curtiz, 1940.

La Poursuite infernale, John Ford, 1946 (tourné à Monument Valley ; évocation de Tombstone).

Le Massacre de Fort Apache, John Ford, 1948.

La Charge héroïque, John Ford, 1949 (tourné à Monument Valley).

La Flèche brisée, Delmer Daves, 1950 (Cochise, les Apaches...).

Winchester 73, Anthony Mann, 1950.

Bronco Apache, Robert Aldrich, 1954.

L'Homme de la plaine, Anthony Mann, 1955 (Arizona et Nevada).

La Dernière Caravane, Delmer Daves, 1956 (les Apaches ; tourné à Oak Creek, près de Sedona, au Nouveau-Mexique).

La Prisonnière du désert, John Ford, 1956 (tourné à Monument Valley, ainsi que dans l'Utah et le Colorado).

3 h 10 pour Yuma, Delmer Daves, 1957.

Règlements de comptes à O.K. Corral, John Sturges, 1957 (tourné à Old Tucson, bien sûr).

Rio Bravo, Howard Hawks, 1959 (tourné à Old Tucson).

Coups de feu dans la Sierra, Sam Peckinpah, 1961.

Seuls sont les indomptés, David Miller, 1962.

L'Or de Mackenna, J. Lee Thompson, 1968 (tourné à Canyon de Chelly).

Fureur apache, Robert Aldrich, 1972 (les Apaches...).

Pat Garrett et Billy the Kid, Sam Peckinpah, 1973 (Nouveau-Mexique).

Milagro, Robert Redford, 1986 (tourné au Nouveau-Mexique, et plein de ses couleurs... le bonheur).

Bagdad Café, Percy Adlon, 1987 (le ciel du Nouveau-Mexique... le bonheur).

OceanofPDF.com

YVES BERGER

La Pierre et le saguaro

Grasset

OceanofPDF.com